

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2922

SAMEDI 25 FÉVRIER 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

L'ILLUSTRATION publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

ABONNEMENTS

FRANCE

PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ÉTRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

TROUSSEAUX 1.500 F
 TROUSSEAUX 2.000 F
 TROUSSEAUX 3.000 F

GRANDE MAISON DE BLANC

..... 3, BOULEVARD DES CAPUCINES, 3 - PARIS

TROUSSEAUX 5.000 F
 TROUSSEAUX 8.000 F
 TROUSSEAUX 10.000 F



BIERE F. POUSSET

10, Rue Say, Paris
 Cr.-d.-ant: 42, Rue Le Peletier.
 R. CADRO, Succr

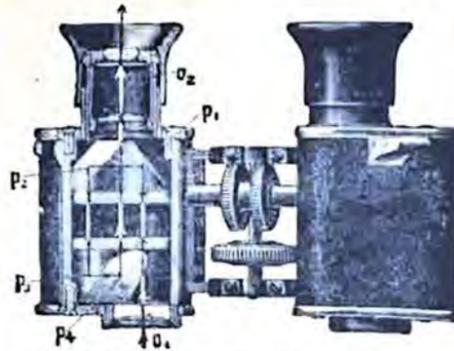
LIVRAISONS A DOMICILE
 en Fûts ou par Paquets de 15 bott.
 Téléphone (n° 155-16) à
F. POUSSET, Bière en Gros
 10, Rue Say
 LA BOUTEILLE : 0,75



NOUVELLE JUMELLE LONGUE-VUE

DITE

TRIÈDRE-BINOCCLE



1/2 GRANDEUR NATURELLE

Les Trièdres-Binocles dépassent d'une façon extraordinaire les instruments en usage jusqu'à ce jour, tels que jumelles, jumelles longues-vues, etc. Avec un même champ, ils donnent un grossissement de 8 à 10 fois et, d'autre part, avec un même grossissement, fournissent un champ 8 à 10 fois plus grand, tout en conservant une remarquable netteté.

Le Trièdre-Binocle est, en principe, une longue-vue de Kepler, avec des prismes redressant l'image; il sert aussi bien au théâtre qu'en voyage et est appelé à rendre d'immenses services à l'armée, à la marine, aux explorateurs, à la chasse, aux courses et aux régates.

Les Trièdres-Binocles sont fournis par toutes les bonnes maisons d'optique.

GROSSISSEMENT : 3 fois, 157 fr.; — 6 fois, 188 fr.; — 9 fois, 219 fr.; — 12 fois, 250 fr.

FABRIQUE DE LONGUES-VUES & OBJECTIFS PHOTOGRAPHIQUES

Catalogues et notices franco sur demande.

BERLIN
 Friedenau, 45, 46, Rheinstrasse
 NEW-YORK
 52, East Union Square

C. P. GOERZ

PARIS
 22, Rue de l'Entrepot
 LONDRES
 Ross, 111, New Bond str.

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Comment! Vous avez laissé évader l'accusé? mais où aviez-vous les yeux?
 — Je surveillais un magistrat qui était entré aux cabinets.

— Vous ne trouvez rien, dans le passé de ce juge? ni alliance juive, ni origine...
 — Rien... rien... rien...
 — Alors ça doit être un fameux roublard... faut se mêler.

— Le propriétaire veut que les cyclistes en culotte passent par l'escalier de service... Si vous tenez absolument à monter par le grand escalier, mettez ce pantalon.

L'art dans la rue :
 Pour la Mi-Carême, les candélabres et becs de gaz seront agréablement travestis.

— C'est un Raphaël.
 — Epatant, combien l'avez-vous payé?
 — Vingt francs!
 — Avec le cadre?

Diabète **SUCRE EDULCOR**
 Le seul recommandé par les autorités médicales. Remplace le sucre ordinaire sans inconvénient.
 PH^{MA} de la CROIX DE GENEVE, 142, BouleST Germain, Paris.

ZURICH **SOCIÉTÉ SUISSE**
d'ASSURANCES GÉNÉRALES
 SUR LA VIE HUMAINE
 1857
 Assurances Vie — Dotation — Rentes Viagères
 PARIS 97, Rue Saint-Lazare.

Fruit laxatif rafraîchissant contre
CONSTIPATION
 Hémorroïdes, Bile, Embarras gastrique et intestinal, migraine en provenant
TAMAR INDIEN GRILLON
 Vente en Gros : 33, rue des Archives, Paris
 Détail dans toutes les Pharmacies

MARIAGES

Les plus belles chemises de cérémonies se trouvent à la **GRANDE CHEMISERIE de L'HOTEL-DE-VILLE** PARIS — 68, rue de Rivoli. — PARIS

GRAND CHIEN MODÈLE
 Maison AARON
 19, rue de Bels, LEVALLOIS-PERRET
 VENTE DE CHIENS De toutes races
 Fournisseur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc.

Il est prouvé par A + B que Chute des Cheveux, Décoloration, Croûtes, Pellicules, Pelade, Démangeaisons, Maladies invétérées du cuir chevelu réputées incurables, disparaissent comme par enchantement sous l'influence de la merveilleuse **Pommade Philocôme veloutée** que son inventeur M. GRANDCLEMENT, Pharmacien à Orgelet (Jura), expédie franco contre 2 francs mandat ou 2 fr. 40 en timbres; 2 fr. 50 à l'étranger. — 20,000 attestations.

MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINES DE SAXE
DÉPÔT A LA PAIX 34, AVENUE DE L'OPÉRA

Chronophotographe 1899
 PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE
 Envoi Franco de la NOTICE sur Demande
L. GAUMONT & C^{IE}
 37, rue St. Roch, PARIS.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
 Faites usage du merveilleux **PETROLE HAHN**
 Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.
 PARIS, L. FÉRET, 20-22, Rue Richer.
 LYON, VIBERT, Coiffeur, Successeur Général.

FROID & GLACE
 COMPAGNIE INDUSTRIELLE
 Des procédés RAUL PICTET
 16, rue de Grammont, 16, PARIS
 APPAREILS A PRODUIRE
LE FROID ET LA GLACE
 Production garantie même dans les pays les plus chauds
 Envoi franco du Catalogue

MACHINES À COURE
SINGER
 DEPUIS 90 FRANCS

LES MEILLEURES ET LES PLUS PERFECTIONNÉES
 Vente Annuelle **900,000** MACHINES
 MAISON PRINCIPALE DE VENTES: 94, B^{SE} Sébastopol, Paris.

DEMANDEZ A VOTRE COIFFEUR une **FRICITION ANTI-SEPTIQUE** au **FORMOSEPTOL** PARFUMÉ fait disparaître les pellicules et conserve la chevelure.
 Le flacon 2 fr. — Agent : L. PELLERAY, Paris.

LITS, FAUTEUILS, VOITURES et APPAREILS MÉCANIQUES
 Pour Malades et Blessés
DUPONT Fournisseur des Hôpitaux,
 10, Rue Hautefeuille, PARIS
 Envoi Franco du Catalogue illustré contenant 320 figures.

SANTÉ et FRAICHEUR ASSURÉES
 par l'usage pour la TOILETTE de **PHÉNOL-BOBCEUF**
 1 à 2 cuillères par litre d'eau
 50 ANS de SUCCÈS. RECOMP. MONTYON
 Médaille d'Honneur. — Partout 1/50

CHEMINS DE FER, CYCLES DYNAMOS, MOTEURS ROTATIFS

DECAUVILLE

ADMINISTRATION : PARIS
 13, Boulevard Malesherbes
 Usine à Petit-Bourg (Seine-et-Oise)

L'ILLUSTRATION est composée avec les caractères de la fonderie TURLOT

L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

Fondée en 1859

H.-B. HYDE, PRÉSIDENT

LA PLUS PUISSANTE DU MONDE

Assurances en cours : PLUS de 5 MILLIARDS

PRINCIPALES COMBINAISONS DE L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

Résultats de l'accumulation des bénéfices basés sur 30 années d'expériences

COMPARAISON D'UNE ASSURANCE VIE A PRIME TEMPORAIRE (Vie 20 primes)

Primes payables pendant 20 ans.

A L'ÉQUITABLE

Compagnie opérant sur les bases de la Mutualité

Age 25 ans, Capital garanti en cas de décès. **100.000 fr.**
Prime annuelle, **2.739 francs.**
Montant des primes payées en 20 ans, **54.780 francs.**

Après 20 ans les primes cesseront d'être dues et l'Équitable donnera à l'assuré le choix entre les trois options suivantes :

1^o Ou bien

Toucher en espèces la Réserve garantie..... **41.355 fr.**
Et les bénéfices accumulés basés sur les résultats de 1898.... **26.746 fr.** } **68.100 fr.**

2^o Ou bien

Recevoir une police libérée, équivalant à la réserve garantie et aux bénéfices accumulés suivant les résultats de 1898..... **165.000 fr.**

3^o Ou bien

Toucher en espèces les bénéfices accumulés basés sur les résultats de 1898..... **26.745 fr.**
Et recevoir une police libérée payable au décès, de..... **100.000 fr.**



« Pas pour un jour, mais pour toujours. »

AUX COMPAGNIES PAR ACTIONS

Age 25 ans, Capital garanti en cas de décès. **100.000 fr.**
Prime annuelle, **3.170 francs.**
Montant des primes payées en 20 ans, **69.100 francs.**

Après 20 ans, les primes cesseront d'être dues, mais le capital de **100.000 francs** ne sera payé qu'au décès.

Les Compagnies par actions ne pratiquant pas le système de l'accumulation, distribuent chaque année des bénéfices dont la somme totale en 20 ans atteint environ 10 0/0 du montant des primes versées, soit dans le cas présent..... **6.910 fr.**

Résumé en faveur de L'ÉQUITABLE

Faculté de trois options ou de résiliation de contrat après 20 ans

Économie annuelle sur la prime. **731 fr.**
Soit en 20 ans..... **14.620 fr.**
Avec intérêts composés à 4 0/0., **22.638 fr.**

Soit plus de huit primes économisées, en souscrivant à L'Équitable, sans tenir compte des autres avantages inhérents au contrat.

RÉSULTATS DÉFINITIFS DE L'EXERCICE 1898

Fonds de garantie entièrement réalisé (propriété exclusive des assurés)	1.339.050.500 fr.
Excédent de l'Actif sur le Passif. (Supérieur à celui de toute autre Compagnie au monde) . .	297.023.000 fr.
Recettes totales	260.426.970 fr.
Nouvelles Polices émises en 1898	870.920.200 fr.
Payé aux assurés en 1898	124.491.100 fr.
Payé aux assurés depuis la fondation (26 juillet 1859)	1.550.058.000 fr.
Assurances en cours au 31 décembre 1898	5.116.139.200 fr.

AUCUNE COMPAGNIE AU MONDE N'A OBTENU, APRÈS 39 ANNÉES ET DEMIE D'EXERCICE, DE PAREILS RÉSULTATS

DIRECTION GÉNÉRALE FRANÇAISE

Dans les Immeubles de la Compagnie

PARIS — 36 & 36^{bis}, AVENUE DE L'OPÉRA — PARIS



OUF!
Une charité se fait, un voile se déchire,
La franchise et l'honneur triomphent; et bientôt,
Après un dernier bain de suven du Congo,
Tout bon Français dira, soulagé: « Je respire! »
Anatole Paris au parfumeur Victor Vassier.



ABRICOTINE
DÉLICIEUSE LIQUEUR
P. Garnier
Enghien-les-Bains

La délicieuse Abricotine P. Garnier est le complément de tout bon repas. En vente chez les Négociants, Entrepôts, Maisons de Comestibles et Epicerie fines.

CHEVEUX CLAIRS allongés et rendus touffus par l'Extrait capillaire de *Benedictus du Mont-Majella*, qui arrête aussi la chute et retarde la décoloration, 6 fr. le flacon; mandat 6 fr. 85 à l'adm. Senet, 35, rue du 4-Septembre, Paris.

TEINT CLAIR, UNI, LIMPIDE en se servant du **DUVET DE NINON**, seule poudre de riz recommandée par feu le savant docteur Constantin James, 3 fr. 75 et 6 fr. la boîte, selon la grandeur. Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.



EAU DENTIFRICE DU DOCTEUR PIERRE & PLACE DE L'OPÉRA PARIS
PRÉPARATION HYGIÉNIQUE CÉLÈBRE PAR SES QUALITÉS Antiseptiques et Aromatiques EN VENTE PARTOUT



Ah! Ah! la goutte!...
pincée! enfoncée!! noyée!!!

LA GRANDE SOURCE VITTEL

doit être à tous les repas, l'eau de régime des **ARTHRITIQUES**

Goutte • Gravelle • Diabète
Calculs et Sables biliaires

SOULAGENT INSTANTANÉMENT
ASTHME, SIFFLEMENTS, QUINTE DE TOUX
PLUS DE NUITS AGITÉES
3^e Fl. de 35. Ph^o DÉDAL
14, Rue de Valenciennes, Paris. — Échantillon franco sur demande.

CIGARES JOY **ASTHME QUINTE BRONCHITES**

GOUTTE Pour calmer un accès de GOUTTE ou de RHUMATISME, il suffit d'une cuillerée à café de **VIN D'ANDURAN** le matin à jeun. Le 1/2 flacon 5 fr. 50. — Pharmacie du Dr DERRAY, 1, rue des Tonnelles, Paris.

ORGUES D'ALEXANDRE 81, Rue Lafayette PARIS Catalogue illustré franco

Rhum St James

GOUTTE, RHUMATISME, GRAVELLE URIQUE
Guéris par simple application
REMÈDE EXTERNE ARTHRITINE
DÉPÔT pour la vente au détail
Ph. D' LAFAY, 51, Chaussée-d'Antin, et prime. pharm.
Prix du flacon, 10 fr. — Demi-flacon, 5,50
DÉPÔT GÉNÉRAL, vente en gros, 51, rue Spontini.



MANUFACTURE SPÉCIALE D'APPAREILS & ACCESSOIRES POUR LA PHOTOGRAPHIE de Stéréoscopes et Monocles
H. MACKENSTIEN
18, rue des Carmes, 18, PARIS
FOURNITURE GÉNÉRALE
Envoi du Catalogue sur demande.

Vin de Vial
ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET
Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémiques, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

LAURENOL
LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE
GUÉRIT: Plaies, Ulcères, Brûlures, etc.
INDISPENSABLE POUR LA TOILETTE DES DAMES
Le plus Puissant Désodorisant
LE MEILLEUR MARCHÉ
Toutes Pharmacies — Bureau: R. rue Hérold, PARIS
LAURENOL

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal

Souplesse et Beauté de la Peau
Le bain de sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix: 1 fr. 25
Ph^o LANGLEBERT, 55, rue des Petits-Champs, Paris et 1000 Places

LE VÉRASCOPE
BREVETÉ EN TOUTS PAYS
ou *Junette stéréoscopique*
MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE inventé et construit par **JULES RICHARD** ingénieur-constructeur et Succ^r de la Maison RICHARD Frères 8, Impasse l'Essart — PARIS —
Prix: 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée

EAU FIGARO SEULE TEINTURE INOFFENSIVE EN TOUTES NUANCES
Dépôt: 55, Rue de Rivoli, Paris. (Fl. essai: 1'50)

CHOCOLAT


SUCHARD
LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER
ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

JAMBON MARQUE "GENUINE" **COLEMAN**
Enfer la Marque

ASTHME et Catarrhe de la Boite 2 fr. **Cigarettes ESPIC**

SI VOUS TOUSSEZ COQUELICOTS JOHN TAVERNIER
REFUSEZ LES CONTREFAÇONS. Les véritables COQUELICOTS MARQUÉS AU NOM de l'inventeur JOHN TAVERNIER sont seuls efficaces contre la toux.

J^{es} TRAVAUX MANUELS 27, rue de Valenciennes, PARIS



PARFUMERIE LUBIN
11, Rue Royale, Paris.

LOUIS SOURY
FABRICANT BIJOUTIER, JOAILLIER, ORFÈVRE, HORLOGER
2, Place de la Madeleine. — Fabrique: 30, Rue de Provence.

CHAPEAU LEON INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 Grames. — PARIS. VICHY. NICE. MONTE-CARLO. **LEON**, 21, Rue Cassini, PARIS.



QUINQUINA DUBONNET
Anérisitif, Tonique et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

SACHETS-FLEURS
ORIZA L. LEGRAND
Le Parfum des Fleurs-Sachets est trop concentré pour être respiré comme celui des Fleurs naturelles. — Le but visé est de parfumer les Appartements et les objets soumis à leur contact.
Parfumerie **L. LEGRAND**, 11, Place de la Madeleine, PARIS

DENTS BLANCHES
Pâte Dentifrice Glycérine
S'en servir une fois c'est l'adopter.
GELLÉ FRÈRES, Parfumeurs
6, Avenue de l'Opéra, PARIS



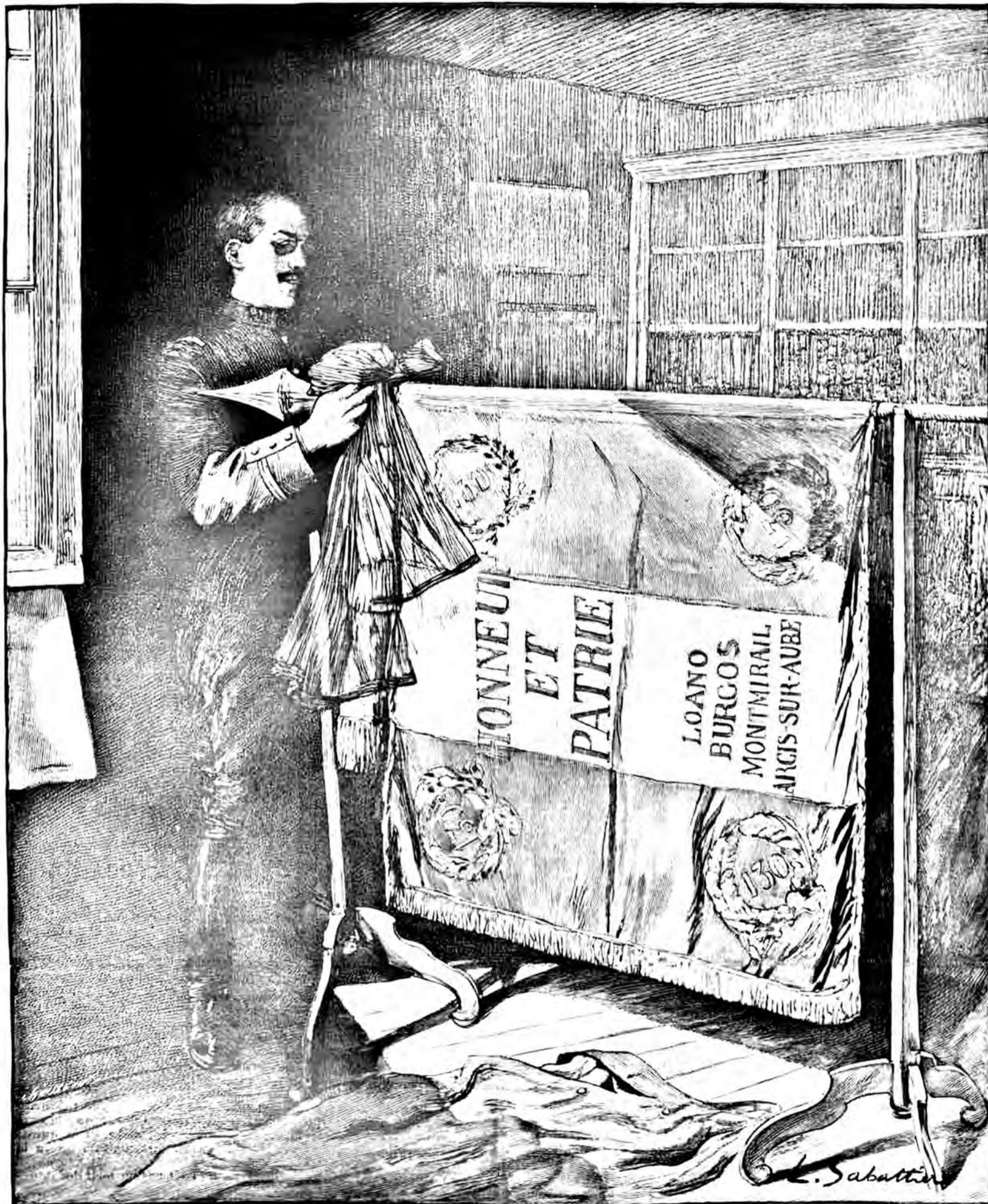
L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 25 FÉVRIER 1899

57^e Année. — N° 2922

LE DRAPEAU FRANÇAIS EN DEUIL



Le porte-drapeau du 130^e de ligne nouant un crêpe à la hampe du drapeau. — (Voir l'article, page 132.)

COURRIER DE PARIS

Les télégrammes des souverains, et le langage tenu dans tous les Parlements d'Europe à propos de la mort de M. Félix Faure nous ont donné la mesure de l'estime qu'inspirait à l'étranger notre Président de la République. Pour beaucoup de Français qui si facilement raillaient, ça été une surprise de voir que l'homme jouissait d'une considération plus étendue qu'il n'est d'usage d'en accorder à la courtoisie des manières et à l'élégance de la tenue. Un prince, — je ne sais plus lequel, — est allé jusqu'à déplorer la perte d'un « des plus grands hommes d'Etat de notre époque ». C'est peut-être exagéré, mais il est évident que M. Félix Faure devait avoir des qualités d'homme politique que nous ne lui soupçonnions pas, pour rendre possibles de pareilles hyperboles. Sans tirer des conclusions trop ambitieuses de ces manifestations si honorables pour notre pays, nous pouvons en conclure que nos hommes politiques gagnent à être vus à distance; nous nous épuisons à de misérables querelles de personnes que l'on dédaigne au-delà de nos frontières et notre jugement en souffre. Il faut décidément aller faire un tour au dehors, si nous voulons savoir exactement ce qui se passe chez nous : la lecture des journaux étrangers ne suffit pas, car les journaux ne reflètent que très imparfaitement l'opinion publique; suivant la latitude, ils sont trop libres ou ne le sont pas assez pour dire toute la vérité et rien qu'elle.

Si la longévité n'est pas une des conditions nécessaires du bonheur, M. Félix Faure, né dans la boutique d'un tapissier et mort président de la République française, aura été un homme exceptionnellement heureux. Sa biographie répandue ces jours-ci à des millions d'exemplaires est là pour l'attester. Dans sa carrière politique comme dans sa carrière commerciale, dans sa vie publique comme dans sa vie privée, il a constamment éprouvé l'influence de la bonne fée, sa marraine, et peut-être même est-ce une faveur suprême que celle-ci a voulu faire à son protégé en le laissant disparaître du monde au moment où sa fortune semblait avoir atteint son apogée. Ainsi lui ont été épargnées les tristesses du déclin, cruelles aux âmes les mieux trempées.

La douloureuse surprise causée par l'imprévu et la soudaineté de cette mort ne pouvait égaler la stupeur et la consternation où nous plongea la fin tragique du président Carnot; le deuil public ne pouvait affecter exactement le même caractère. On n'en a pas moins payé à l'éminent défunt un juste tribut de regrets; il a eu, en somme, une « bonne presse », reçu les hommages et les honneurs posthumes auxquels il avait droit.

Toutefois, à la lecture des journaux, aux conversations entendues de ci de là, il m'a paru qu'on ne sentait pas assez l'importance de la perte que nous venons de faire. On dit bien : « M. Félix Faure était un excellent président ». C'est une formule un peu trop vague et banale; on devrait dire plutôt qu'il fut le « président-type » de notre République.

Pour s'en convaincre, il suffit de le comparer à ses prédécesseurs, tous hommes de haute valeur, chacun en son genre.

M. Thiers, à cause de ses antécédents politiques, était suspect à la fois à ses anciens et à ses nouveaux amis qui redoutaient également son habileté proverbiale. Le maréchal de Mac-Mahon, l'élus des réactionnaires, avait en outre aux yeux des républicains le tort de représenter le militarisme. M. Grévy, dont la dignité austère inspirait, à son avènement, le respect général, vit sombrer son prestige en une pénible aventure. A M. Carnot on reprochait son apparente froideur et sa correction géométrique; à M. Casimir-Perier, son tempérament autoritaire, sa fortune, ses cols rabattus et son grand-père.

M. Félix Faure, lui, avait conquis la presque unanimité des suffrages (j'entends ceux du pays), grâce à tout un ensemble de qualités moyennes jointes à quelques dons naturels précieux chez les gouvernants, grâce aussi à une de ces jolies légendes qui fournissent à l'imagerie d'Epinal ses meilleurs sujets.

Les ouvriers réclamaient comme un des leurs l'ancien « Petit tanneur » en tablier de cuir et en sabots; les commerçants, le négociant qui avait

su faire ses affaires; les bourgeois, le propriétaire cossu; les cercles mondains souriaient avec bienveillance au monocle et aux gilettes blanches du gentleman; les soldats, — qu'on me permette l'expression — « gobaient » le pékin qui, aux grandes manœuvres, montait à cheval et coiffait volontiers le béret de l'alpin; les marins, le terrien du faubourg Saint-Denis que son commerce avait rendu Havrais et qui, aguerri comme un vieux loup de mer, fumait sa pipe à bord du vaisseau amiral; en lui les patriotes saluaient le Monsieur en habit noir qui, au nom de la France, avait eu l'occasion de traiter en égal et en ami le souverain du plus grand empire européen. N'oublions pas la sympathie des chasseurs, fiers de le compter au nombre de nos « premiers fusils », ni la gratitude d'une foule de pauvres diables ayant recueilli de sa bouche, au cours de ses fréquentes visites aux établissements hospitaliers, le traditionnel : « Eh ! bien, mon brave, comment ça va-t-il ? » Et ne négligeons pas, enfin, un gros atout dans le jeu d'un chef d'Etat : le suffrage des femmes, sûrement acquis à l'homme de belle prestance et d'irréprochable tenue.

Pouvoir se flatter d'être le président de presque tout le monde, dans notre pays si divisé d'opinions et si frondeur, est un rare privilège, exigeant bien des conditions diverses. M. Félix Faure les réunissait à peu près toutes, et il réalisa aussi complètement que possible, tant au point de vue décoratif qu'à tous autres égards, le type idéal du personnage assez mal défini, placé par la Constitution à la tête de notre démocratie panachée. Et voilà pourquoi, en le voyant disparaître, j'ai songé tout de suite à la difficulté qu'on aurait à lui trouver un remplaçant.

Quant à lui donner un successeur, rien n'était plus facile.

L'opération s'est exécutée en un tour de main par le jeu normal de cette Constitution Wallon dont, malgré son imperfection, certains rouages sont vraiment d'une ingéniosité très simple et très pratique. Il ne s'est pas écoulé quarante-huit heures entre la mort de M. Félix Faure et la proclamation de M. Loubet. Même, si l'on avait voulu, le délai aurait pu être abrégé; mais, avant de faire un président de la République, il faut bien se concerter — ou plutôt se chamailler un peu. On n'y a pas manqué.

Assistâtes-vous, chère Madame, au dernier Congrès de Versailles?... Si oui, je n'ai rien à vous apprendre; sinon, n'en éprouvez que des regrets modérés. Croyez-m'en, car j'y étais, rien n'est moins solennel que cette solennité; le cadre est tellement supérieur au médiocre tableau qu'il le rapetisse encore et l'écrase. C'est, amplifiés, la cohue, la confusion, l'agitation, le brouhaha du Palais-Bourbon, un jour de séance orageuse; quatre heures durant, un bruit vain de pronostics, de paris à la cote, de disputes emplît la longue galerie des Tombeaux, dont les rigides figures de marbre sont profanées par des amoncellements de chapeaux et de pardessus. Seul l'épisode final offre une note d'un pittoresque moins vulgaire, quand, au milieu de la superbe Cour d'honneur du château, devant le grand Louis XIV de bronze, un escadron de cuirassiers s'ébranle bruyamment sur les pavés sonores, puis s'élançe à fond de train, escortant le landau qui emporte vers Paris un homme las, ahuri, au sourire résigné de victime, — le vainqueur de la journée...

Rien d'ailleurs ne ressemble à un Congrès comme un autre Congrès. Cependant celui de samedi dernier s'est distingué par une particularité dans la mise en scène : un certain nombre d'honorables étaient venus de Paris à Versailles en automobiles; voilà ce qu'on n'avait pas vu en 1895 lors de l'élection du président Faure. A part cela, la cuisine a été la même : je ne parle pas de la cuisine parlementaire, ne voulant pas me départir du respect, mais de celle que les restaurateurs de la ville de Louis XIV ont offerte à leurs hôtes d'un jour; le saumon rose nageait dans une sauce verte, et de blondes pommes de terre flanquaient les tranches de rosbif. La superbe des maîtres d'hôtel, exaltée par la gravité des événements, écrasait les malheureux journalistes fourvoyés dans cette assemblée de clients augustes. Comme un des nôtres réclamait timidement sa part de saumon que l'on semblait hésiter à lui servir, le garçon interpellé laissa tomber ces mots de ses lèvres dédaigneuses :

— Aujourd'hui, Monsieur, nous appartenons à ceux qui font de l'histoire!

Dans un des grands cercles de Paris. La mort de M. Félix Faure vient d'être télégraphiée. Et presque aussitôt, d'un groupe où l'événement est commenté avec la plus vive émotion, une voix mélancolique s'élève :

— Vous voyez un homme terriblement ennuyé. — ??

Dans la deuxième partie de mon roman, que doit publier le 1^{er} mars prochain la *Revue des Deux-Mondes*, j'avais placé la mort d'un Président de la République, et décrit le Congrès de Versailles. J'avais voulu faire mourir ce chef d'Etat dramatiquement. Un assassinat, ce n'était pas possible; j'aurais eu l'air d'avoir copié l'histoire de Carnot, et cela eût pu paraître de mauvais goût. Alors, je m'étais servi d'un moyen plus simple, et qui avait l'avantage de n'évoquer aucun souvenir précis : l'attaque d'apoplexie foudroyante!... Il faut maintenant que je cherche autre chose.

La voix qui proférait ces paroles était celle de M. Melchior de Vogüé, de l'Académie française.

Les petits côtés de l'histoire.

C'est par un cocher de fiacre que la mort du Président fut connue dans Paris.

Il était près de 10 heures. L'automédon suivait le trottoir du faubourg Saint-Honoré, encore désert à ce moment. Devant la porte du palais, il reconnut un de ses amis, cuisinier à l'Elysée.

— Pas gai, ton quartier, ce soir, dit le cocher. — Nous n'avons pas de quoi être gais, non plus, fait l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

Il y a que le Président vient d'avoir une attaque et qu'il est en train de mourir...

Le cocher, sans en écouter davantage, fouette son cheval, et file à toute vitesse. Dix minutes après, il apportait à un journal du matin la nouvelle « puisée aux sources les plus sûres ».

Sa déclaration fut d'abord reçue avec une réserve un peu défective; mais, après vérification, on constata qu'à l'instant même où il la faisait le Président avait rendu le dernier soupir.

L'envers de la gloire.

Ce lieu commun philosophique est toujours de mise, lorsqu'un grand de la terre monte au Capitole ou descend dans la tombe. Il est d'autant plus facile à traiter que les *ana* abondent en documents à tiroir s'adaptant à tous les hommes éminents et à toutes les circonstances. Je me serais fait scrupule de chercher mon bien dans cette mine trop souvent exploitée et j'aurais préféré m'abstenir, si, aubaine inattendue, une anecdote toute fraîche et absolument authentique ne m'était fournie par un de mes amis exilé au fin fond du Midi jusqu'à la fin de l'hiver.

« Hier, m'écrivit-il, au cours de ma promenade quotidienne, j'entre dans une ferme. Un vieillard qui paraissait centenaire s'approche de moi, et soulevant le bonnet de coton brun posé en éteignoir sur son crâne chenu :

— C'est-y vrai, Monsieur, que le président de la République il est mort, que le facteur m'a dit ce matin?

— C'est vrai.

— Comment donc qu'y s'appelait?

— Félix Faure, parbleu!

— Ah! ben oui, y m'semble que j'ai entendu ce nom-là... après une pause. Pour lors, on en nommera un autre...

« Et, sans la moindre transition, il a aussitôt abordé la question de la pluie et du beau temps. »

On signalait dernièrement la mésaventure d'un peintre français qui, débarquant au Mexique avec une caisse pleine de tableaux, fut tout surpris, — et un peu humilié, — de voir les douaniers s'emparer de ses chefs-d'œuvre, les placer sur une bascule, et en fixer l'évaluation... au poids!

L'histoire en rappelle une autre qui fit grand bruit, il y a une trentaine d'années, dans le monde savant.

Un Pharaon avait été expédié du Caire, par un de nos égyptologues en mission, à destination du Louvre. La royale momie débarqua à la douane de Marseille. On ouvre la caisse, et la question se pose alors de savoir comment on taxera le Pharaon.

L'article ne figurait pas au tarif des douanes; il devait donc, suivant la jurisprudence qui règle ces matières, être soumis à la taxe du « produit similaire ».

Les douaniers n'hésitèrent pas longtemps : ils

mirent le Pharaon sur la balance, et le taxèrent comme poisson sec.

Encore l'envers de gloire!

S'il faut en croire certains journaux, l'élection présidentielle serait une catastrophe sans précédent; tout aurait sombré dans cette fatale journée de samedi, 18 février : honneur national, armée, marine, commerce (suit la liste de tous les ministères spéciaux). Je puis rassurer d'un mot un groupe important de citoyens que la mort du président Faure a particulièrement assombrés : dans cet effondrement universel, dans cette noyade de tout ce qui nous est cher, les palmes académiques ont surnagé!... On a les meilleures nouvelles de la promotion tant attendue; elle flotte sur le pupitre du ministre, miraculeusement sauvé des eaux; dans peu de jours, elle aura gagné le port béni de l'Officiel. Il y a encore de beaux jours pour la France!

LA LETTRE

La maison de M. Verneuil s'élevait sur le flanc du coteau. Elle était grande comme un jouet, toute fleurie, et si vieille qu'elle semblait prête à s'envoler au moindre souffle du vent. Une barrière de bois blanc la séparait du chemin désert. Nul visiteur n'en faisait tinter la cloche fêlée. On n'attendait que la mort qui se moque des fortes grilles.

La mort! Si occupée par le monde, elle paraissait avoir oublié le vieillard. Et lui, en haut de la côte rude, se faisait tout petit sous son petit toit, pour qu'elle passât auprès de lui sans le voir.

Il était voûté, maigre et sec, agité d'une toux perpétuelle. Il avait des mains tremblantes, un cœur qui ne battait plus. Mais il tenait à la vie : il voulait revoir son fils. Cette idée s'était installée en lui; elle réchauffait son corps, rayonnait dans ses yeux, éclairait son front. Et quand on est possédé par une idée, on ne meurt pas.

— Tu sais combien je t'aime, disait-il à sa servante. J'ai tout fait pour le retenir. Je ne pouvais le garder avec moi, puisqu'il devait partir au service. Il aurait pu du moins rester en France. Il a préféré s'en aller au loin, en Afrique; c'était sa volonté, à ce garçon. Il ne s'amusait guère ici; il a suivi sa destinée.

— Il reviendra, Monsieur, répondait Martine. Il aura des galons. Il est si intelligent!

Elle l'avait vu naître et le considérait un peu comme son fils, cet enfant sans mère.

— Ah! si tu l'avais vu, le jour de son départ! J'ai tenu à l'accompagner jusqu'à la gare. Il n'a pas pleuré. J'étais brave aussi, et fier de m'appuyer à son bras. On nous regardait; c'est un si bel homme! Pourtant, lorsque le train s'est ébranlé, lorsque le cri de la machine, pareil à un râle de bête, a déchiré mes oreilles, j'ai failli tomber. J'ai vu un mouchoir agité, des wagons noirs, une lanterne bientôt fondue dans la nuit, et je suis resté longtemps à contempler les rails qui s'en vont là-bas, jusqu'à la mer immense.

Il ajoutait encore :

— Il n'est plus de route dans le pays où il est désormais, le spahi rouge et bleu. Il couche sous la tente, au bord du fleuve mystérieux. Il n'entend, sous le ciel étoilé, que l'aboiement des chacals; des palmiers grêles ferment son horizon. Et pendant que je l'attends ici, sur ce coin de terre où j'irai bientôt me perdre, il renouvelle son âme aux aspects changeants de l'univers. Je ne sais qui de nous a pris la meilleure part...

Il répétait sans se lasser les mêmes choses, sur le même ton, devant la honne attentive qui le comprenait. Elle aussi avait un gars au village, et leurs deux pensées, parties de si loin, se rencontraient dans un commun souvenir. Car il suffit d'un amour pour remplir une existence.

Les jours passaient ainsi. Minute à minute, heure à heure, ils s'écoulaient sans bruit, avec une lenteur de grand fleuve paresseux. Jours si vides et si pleins, jours d'angoisse et de calme, où le corps du bonhomme s'inclinait peu à peu vers la tombe, tandis que son âme, dégagée des entraves matérielles, se réfugiait dans l'inviolable asile du passé.

Les saisons se succédaient. Été comme hiver, assis à la fenêtre ouverte ou fermée, il en suivait passionnément les phases régulières. A la longue, il se modelait sur la nature. La majesté des formes qui l'effrayait jadis, il la comprenait maintenant, à

la veille de mourir. Il devenait le frère des arbres immobiles, des oiseaux bavards, du sol fécond, et, courbé comme eux sous le poids de la fatalité, il s'abandonnait sans regret et sans haine à l'obscur destin des choses.

Le soir, quand l'ombre voilait le contour subtil des champs, il aimait à rêver sous la lampe. Il regardait les portraits de l'absent; il cherchait à retrouver sous le sourire puéril d'autrefois la bouche rêveuse d'aujourd'hui. Il s'attardait aux lettres venues de si loin et qui conservaient le reflet d'une chère pensée. Alors il se rapprochait de la flamme. Il lisait, il lisait. Il n'avait qu'un geste pour déplier les feuillets, et une larme, toujours la même, qui coulait, par la même ride.

Or, un matin, pendant qu'il déjeunait, Martine ouvrit la porte brusquement.

Il leva la tête. Elle avait l'air si penaud au milieu de la chambre qu'il eut envie de rire. Il demanda : — Qu'as-tu, ma fille? Voyons, explique-toi!

Elle répondit en froissant le coin de son tablier : — Ah! Monsieur va me gronder, bien sûr...

Et comme, du geste, il l'invitait à parler, elle déclara :

— Voilà... Depuis huit jours il y a un chien qui rôde autour de la maison. Oh, il est tout petit, gros comme le poing, et si doux! Personne ne le connaît dans le pays; j'ai demandé au boucher, à la crémière; non, personne ne le connaît... Il meurt de faim, je lui ai donné à manger et il est revenu... Monsieur, il fait peine à voir...

M. Verneuil répondit avec humeur :

— Eh! bien, que veux-tu que j'y fasse? — Mais... le recueillir...

Il ouvrit les bras, indigné.

— Vraiment, recueillir ce vagabond que personne ne connaît! Mais tu es folle... A mon âge, on ne change pas ses habitudes. Nous sommes deux, nous nous entendons fort bien. Il n'y a plus de place ici que pour André.

— Ce sera comme Monsieur voudra... C'est dommage quand même, une si bonne bête!

Il y eut un silence. Il finit par dire, piqué d'une pointe de curiosité :

— Je consens à voir ton protégé, à le voir seulement... Amène-le.

Une houpe hérissée de poils noirs fit irruption dans la pièce. Pataud était un vieux caniche. Il gardait sur sa robe salie la poussière des longs chemins. Il n'inspirait point la défiance, mais plutôt la sympathie, presque le respect, comme les voyageurs qui viennent de loin et qui ont vu tant de choses.

Le vieillard caressa les souples oreilles, frémit sous le regard du pur animal.

— Il faudra lui donner un coup de brosse.

La servante s'exclama :

— Monsieur consent, quel bonheur! Vous verrez dans un instant. Vous ne le reconnaîtrez plus.

M. Verneuil demeura songeur. Pour la première fois depuis des années, il se sentait agité de sentiments contraires. Il restait partagé entre le désir égoïste de sauvegarder l'intimité d'une existence volontairement murée, et le besoin inné de se renouveler aux spectacles nouveaux. Cet étranger sans gêne, n'était-ce pas son fils qui le lui envoyait, et n'y avait-il pas plus d'une ressemblance entre leurs destinées?

Il y eut de la gaieté dans la maison silencieuse. Au premier rayon de soleil, M. Verneuil prenait sa canne et sortait. Il marchait lentement le long des sentiers, écoutant les voix confuses de la nature. Il comprenait le langage muet des arbres, les fleurs se haussaient pour le saluer à son pas sage, et Pataud allait et venait autour de lui, comme s'il eût compris l'importance de sa mission. Ces deux êtres s'aimaient parce qu'ils se complétaient, parce que l'un portait en lui l'immuable instinct des bêtes et l'autre la raison avérée des hommes. Ils étaient heureux, ils n'avaient pas besoin de parler pour s'entendre.

A la longue, le chien développait son intelligence. Il portait au marché le panier aux provisions, tirait la cloche, faisait le mort, et chaque jour on constatait avec transport un progrès nouveau. Il était doux et caressant avec tous. Pourtant il avait voué une haine au facteur. Il le poursuivait de ses aboiements, et l'homme parfois devait, pour le tenir en respect, le menacer de son bâton. Le vieillard se désolait.

— Tu devrais l'aimer au contraire, car c'est par lui seul que je tiens au monde. Il est le messager

des bonnes et des mauvaises nouvelles, et sa boîte est comme la vie, pleine de joies et de tristesses. Combien sommes-nous en France, dans l'univers, de vieux solitaires qui ne palpions qu'à son coup de sonnette! Et cependant il est modeste et résigné; il accomplit avec simplicité une fonction plutôt pénible, et dont il ne sent que confusément la noblesse. Et il ne lit jamais les papiers qu'on lui confie.

Pataud l'écoutait en silence. Ces choses dépassaient son entendement. Il s'obstinait à hurler après la blouse bleue.

Avec le temps, il se calma. De loin, il voyait arriver l'homme, allait à lui en remuant la queue. Même il finit par l'aimer. Il devinait dans cette ancien soldat si rude d'aspect, un humble comme lui qui avait trouvé, sur le soir de son existence, le bon gîte. Si bien qu'un jour Martine s'écria :

— La paix est faite, Monsieur. Ils causent maintenant comme de vieux amis. Demain matin, au premier courrier, la première lettre, c'est Pataud qui vous l'apportera, dans sa gueule... Vous verrez, vous verrez!

Le lendemain, à l'heure dite, M. Verneuil était assis devant sa table. Il se réjouissait par avance de la petite fête. Il entendit tinter la cloche, des pas crièrent sur le gravier, un bruit de voix monta. Il souriait, vaguement ému comme on l'est toujours en pensant à des choses qu'on devine et qu'on ne voit pas. Il y eut un silence qui parut très long, puis, une bousculade dans l'escalier.

Le chien entra. Il tenait entre ses dents serrées une large enveloppe jaune. Il marchait avec lenteur, la tête droite, les pattes levées, très fier. Il s'approcha de son maître, le regarda, quêtant une caresse.

— A la bonne heure, tu te décides... Voyons, quelle nouvelle, pour tes débuts?

Il ajusta ses lunettes au bout de son nez, fit sauter le cachet, n'eut que le temps de lire : *Ministère de la guerre* et ces mots en traits de flammes qui lui brûlèrent les yeux : *Reconnaissance... poste isolé... Mission massacrée... fin glorieuse.*

Alors il se leva, tomba sur le dos, raide mort.

Et quand Martine effrayée ouvrit la porte, elle aperçut au milieu de la chambre le bonhomme étendu, tandis que le misérable chien tournait, hurlant, autour du corps, cherchant à arracher, de sa main crispée, la lettre fatale!

HENRY SPONT.

NOTES ET IMPRESSIONS

On ne travaille jamais en vain à l'amélioration du sort de ses semblables : à vouloir le bien d'autrui, j'ai trouvé mon propre bien.

COMTE DE CHAMBRUN.

La vertu la plus rare dans les luttes d'idées, c'est la modération.

LAMARTINE.

Dans un certain degré d'exaltation, il y a souvent plus de positif que d'idéal.

AL. DEMAS, père.

La conviction est aussi ingénieuse dans ses raisons que le scepticisme dans ses doutes.

DE BARANTE.

Dans la vie, on fait bien des choses qu'on n'approuve pas.

MAURICE BARRÉS.

Il est dans la nature du gouvernement parlementaire de conduire à des solutions moyennes et provisoires, laissant toujours quelque chose à faire à l'avenir.

FRANCIS CHARMES.

Entre nos sentiments, ce qu'il y a de plus fort, le mot l'indique, c'est le ressentiment.

GUY DELAFORÊST.

Le monde est un théâtre, et la vie un spectacle, d'où l'homme, à la fois acteur et spectateur, se retire toujours avant la fin.

MARIE ADVILLE.

Deux choses également dangereuses : un bon couteau aux mains d'un fou, une idée juste dans la tête d'un sot.

Tant que l'homme est au pouvoir, on ne peut dire du mal de lui sans être suspect de le calomnier, ni du bien sans passer pour un flatteur : la mort met tout au point.

G.-M. VALTOUR.



D^r Bergeron.

D^r Lannelongue.

Général Bailloud.

M. Le Gall.

M. Charles Dupuy.

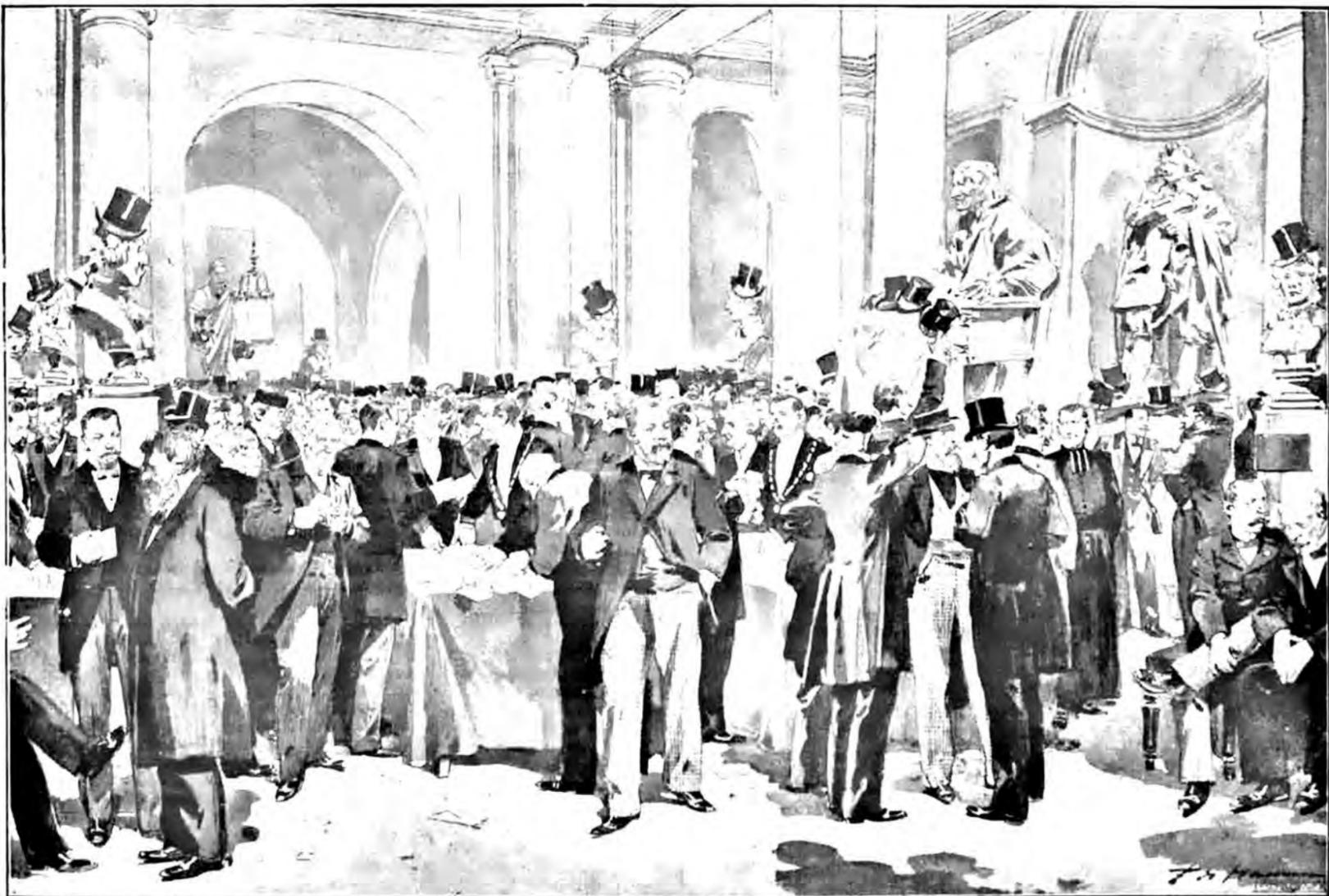
LES DERNIERS MOMENTS DU PRÉSIDENT FÉLIX FAURE, A L'ÉLYSÉE. — (Voir l'article, page 122.)



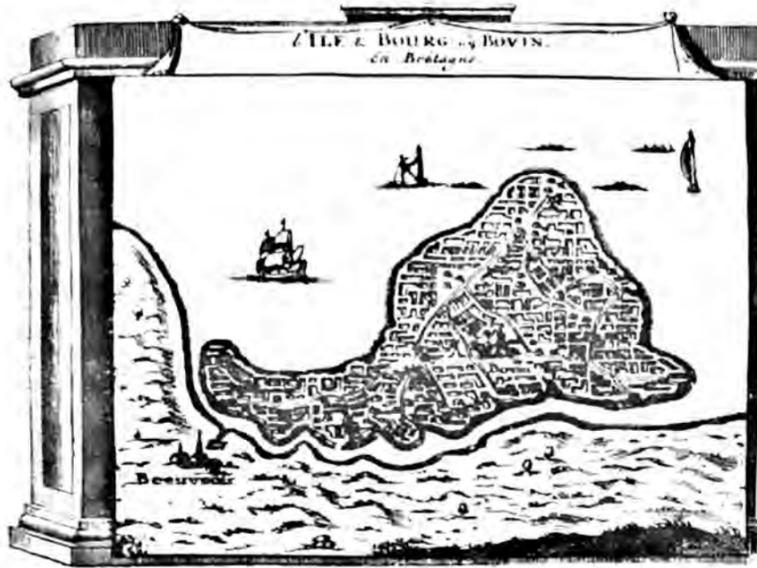
Notification de l'élection présidentielle.



M. Loubet et le Ministère après la transmission des pouvoirs.



CONGRES DE VERSAILLES. — Aspect de la salle des bulletins de vote. — (Voir l'article, page 132.)



L'île de Bouin au dix-septième siècle (d'après une gravure de l'époque).

LES POLDERS DE LA VENDÉE

On croit communément que, dans notre vieux pays, cultivé depuis quelque mille ou deux mille ans, toutes les terres ont été utilisées et qu'il faut aller au loin pour trouver des sols vierges. C'est là une erreur.

Nous avons déjà signalé aux lecteurs de *l'Illustration* les merveilleux résultats obtenus en dessalant, puis en dessalant, les alluvions du littoral méditerranéen (1). Des terres stérilisées par le sel peuvent être fécondées par l'irrigation combinée avec le drainage, et d'admirables vignobles ont été créés là où poussaient quelques « enganes » sans valeur au milieu d'une solitude désolée.

Une transformation analogue a été opérée en Vendée, dans la baie de Bourgneuf, en face de cette gracieuse île de Noirmoutiers qui s'allonge du côté de l'Océan.

Rien de plus curieux que l'aspect de ce coin de France qui ressemble à la Hollande. La mer n'a point ici creusé le rivage en le frappant avec ses vagues. Bien au contraire, elle a charrié des limons, broyé des millions de tonnes de débris et de coquilles marines, et chaque marée, en recouvrant le littoral a déposé lentement une couche de terre recouverte bientôt d'une couche nouvelle plus haute et plus ferme. Dans le Languedoc, ce sont les fleuves côtiers qui ont fait reculer la Méditerranée, en comblant, peu à peu toutes les anfractuosités du littoral.

Ici, en Vendée, c'est l'Océan lui-même qui travaille pour l'homme et élargit son domaine en apportant un peu de terre dans chaque vague qui roule et se brise sur le rivage.

Aussi la configuration du pays a-t-elle singulièrement changé depuis deux siècles.

Voici une vieille gravure du dix-septième siècle qui nous montre l'« île de Bouin ». A cette époque, la ville de Bouin était le centre d'un îlot de terre de quelques centaines d'hectares. Aujourd'hui le canal qui séparait Bouin de la terre ferme a été en partie comblé et de tous côtés s'étend une immense plaine basse sans ondulation, coupée régulièrement de quelques larges fossés qui sont les vrais chemins du pays et servent au transport des récoltes.

Parfois ces fossés aboutissent à quelques canaux plus larges qui vont jusqu'à la mer et servent, au besoin, de grandes routes.



L'île de Bouin à l'heure actuelle.

Là, à marée basse, se trouvent réunies des barques de pêche échouées sur un fond de vase. Elles mêlent leurs mâts au milieu d'un désordre pittoresque; les voiles rouges et jaunes d'ocre sont étalées au soleil. A côté tout un hameau de pêcheurs s'est formé et vit de la mer tandis que les cultivateurs moins hardis exploitent la terre qui est sortie des vagues et que la pluie a dessalée en ruisselant sur elle à mesure que l'Océan la déposait sur le rivage.

Le froment, les fèves, les pommes de terre, les fourrages sont les productions principales. Le bétail est assez nombreux. Il ne manque guère que du bois. Mais l'usage s'est introduit d'en échanger contre des cendres provenant des fumiers que l'on a transformés en galettes noires desséchées au soleil puis brûlées dans les foyers pour économiser le combustible.

Rien de plus curieux que de voir ces étranges galettes entassées près des habitations. Avec les cendres recueillies dans les foyers, les cultivateurs de l'intérieur fertilisent leurs champs qui manquent précisément de chaux et de matières minérales. En revanche, ils apportent à la côte le bois de leurs forêts, et telle est la fertilité des terres limoneuses sorties de l'Océan qu'elles continuent à porter des récoltes sans fumures, en fournissant même aux sols granitiques voisins les matières fertilisantes dont ils ont besoin!

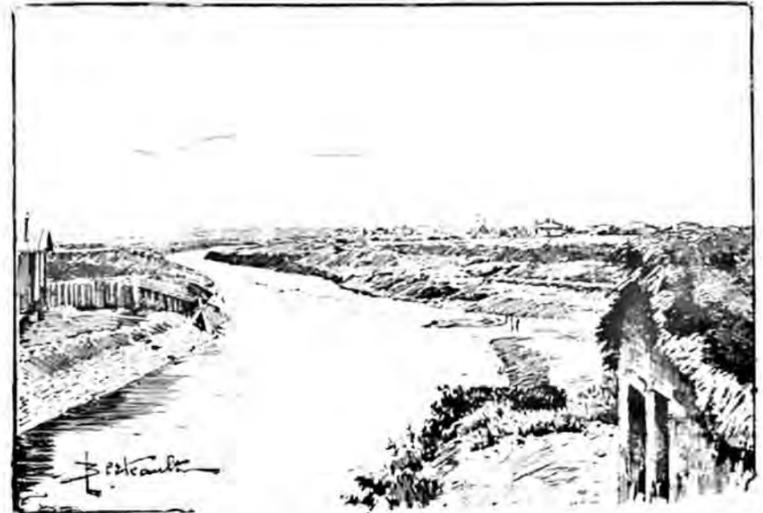
Quand on s'approche du littoral, l'aspect change. A la place des champs verts de récoltes, on n'aperçoit plus que les taches argentées des salines, ou des terres noires que le sel stérilise et que la mer recouvre encore quand la marée est haute et que le vent souffle du large.

C'est sur cette étendue que s'exerce alors l'industrie de l'homme; son intervention est ici nécessaire.

Il faut, à la vérité, un admirable courage et une patience que rien ne lasse... pour obtenir l'autorisation de mettre en valeur des terrains stériles!

Les atterrissements ou « lais » de mer appartiennent à l'Etat! Il faut en demander la concession après avoir fait des études fort longues et assez coûteuses pour constater la possibilité pratique et économique d'un endiguement, opération indispensable si l'on veut mettre une terre du littoral à l'abri des retours offensifs du flot salé.

On ne saurait se livrer à des recherches trop complètes dans l'étude d'un projet de dessèchement; état de l'envasement, qualité du sol constatée par son analyse



Un « étier » et la plaine de Bouin.

et par des expériences exécutées sur des terres voisines, hauteur d'eau couvrant les atterrissements lors des plus grandes marées d'équinoxe et des tempêtes exceptionnelles; direction des vents dominants; dimensions à donner aux digues...

Quand, après toutes ces études, on croit toucher au but; le plus difficile reste à faire. Il faut, en effet, présenter un projet à l'Administration! Celle-ci le soumet, hélas! à de longues enquêtes dont elle aurait dû prendre elle-même l'initiative depuis fort longtemps. Enfin, il faut encore soumettre le projet à l'approbation de quatre ministères: il faut réunir les adhésions des agents du domaine, de la marine, du génie militaire, des ponts et chaussées et des douanes.

Quand, après l'accomplissement de toutes les formalités, les obstacles sont levés, on essuie généralement un refus, en ce qui concerne tout au moins une concession directe, et l'on doit se soumettre aux chances d'une adjudication publique qui peut rendre inutiles et stériles toutes les études et les dépenses préparatoires. Quelques âmes fortement trempées résistent cependant, et triomphent des difficultés amoncelées comme à plaisir.

Nous avons eu, tout dernièrement, l'occasion de visiter les magnifiques polders qu'ont créés, — c'est le mot, — à force d'intelligence et de patience... M. Le Cler, ingénieur civil, et ses associés, sur le littoral de la baie de Bourgneuf. C'est une œuvre remarquable à tous les égards, et, au point de vue agricole, notamment, on ne saurait louer avec trop de sympathique admiration la transformation opérée. Plus de 700 hectares de limons improductifs ont été mis en valeur par M. Le Cler; les magnifiques récoltes que nous avons admirées au mois de juillet dernier témoignent assez clairement du succès de son entreprise pour qu'il soit inutile d'insister sur le mérite de l'ingénieur.

Indiquons brièvement en quoi consiste la création d'un des polders ou « lais » de mer, endigué, desséché, assaini et mis en culture par M. Le Cler.

Au début, l'on se trouve en présence d'une large surface presque horizontale que la mer recouvre à une distance variable dans l'intérieur des terres.

Il faudra protéger cette étendue de terre contre l'invasion du flot salé; il sera également indispensable d'assurer l'écoulement des eaux de pluie qui dessaleront progressivement le sol s'il contient trop de sel déposé par les vagues.

La construction des digues est l'œuvre capitale; mais à travers ces digues il faudra ménager des canaux pour servir à l'évacuation des eaux provenant des polders. A marée haute, c'est la digue qui sert de muraille protectrice.

A marée basse, ce sont les canaux d'évacuation qui entraîneront les eaux de pluie et préserveront le polder d'une inondation dangereuse.

Le premier soin pris par M. Le Cler a été d'entourer son polder d'une première digue *submersible* en pierres, digue haute d'un mètre seulement, et interrompue çà et là, aux endroits convenables pour permettre à la mer de se retirer après chaque marée. Cette digue primitive et provisoire est établie dans l'intérieur du futur polder à 10 mètres environ du pied des grandes digues définitives.

Cette première chaîne de pierres retient, pendant quelques heures, le flot de

(1) Voir le numéro de *l'Illustration* du 13 février 1897.

(1) Voir la communication faite à la Société des Ingénieurs civils par M. A. Le Cler. — 1896.

chaque marée. Elle permet par conséquent au précieux limon maritime de se déposer sur le sol qu'il exhausse et de constituer une terre végétale très fertile et très profonde à la fois.

Une deuxième digue submersible plus haute est construite peu après, dans des conditions analogues, et concourt au même but. Elle facilite, elle aussi, l'ensablement, ou plus exactement, le « colmatage » du sol. On la place à l'endroit même où s'élèvera la digue définitive.

Celle-ci est, enfin, construite en terre et revêtue d'une couche de pierres pour en assurer la résistance aux coups de mer. Elle dépasse la hauteur des plus grandes marées et sa largeur de base en assure la solidité.

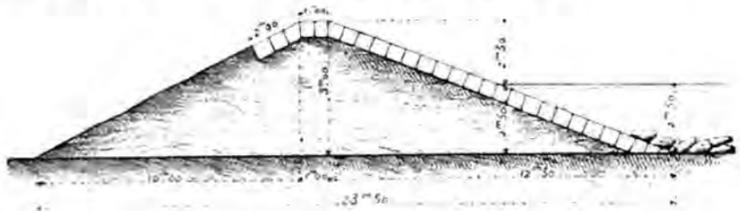
Les digues que nous avons vues auprès de Bouin avaient une hauteur de 5 mètres et environ 20 mètres de largeur à la base.



Les petites digues provisoires.

A travers les digues sont ménagés des canaux ou « coëfs » destinés à assurer l'écoulement des eaux du polder après l'endigement. Des clapets se ferment d'eux-mêmes quand la mer monte et s'opposent à l'inondation du polder par l'eau salée. Ils s'ouvrent, au contraire, à marée basse sous la pression des eaux venues de l'intérieur. Pour faire pénétrer l'eau de mer jusqu'aux marais salants de l'intérieur, on a même creusé et endigué à Bouin un canal ou « étier » qui se remplit à marée haute.

Les limons qui sortent de l'Océan sont encore imprégnés de sel. Il est nécessaire que les pluies, si abondantes dans l'Ouest, viennent les laver. D'autre part, on doit couper les terres de nombreux fossés pour assurer l'écoulement rapide de ces eaux de lavage. Elles sont recueillies dans un large fossé qui est creusé dans le voisinage des digues dont il suit les contours. A marée basse toutes ces eaux sont rejetées à la mer en passant par les « coëfs », à travers les digues.



La grande digue définitive.

Au bout de deux ou trois ans le dessalement du sol est suffisamment avancé pour que la culture de l'orge, de la luzerne, et même du froment soit possible et rémunératrice.

A cette heure, les polders créés par M. Le Clerc sont depuis longtemps assainis, dessalés et devenus d'une extraordinaire fertilité.

Cultivés depuis plus de vingt ans, sans l'apport d'aucun engrais, de pareilles terres donnent un rendement de 30 hectolitres de blé par hectare. Malgré la baisse considérable du prix de cette céréale depuis quinze ans, le produit brut obtenu dépasse encore 450 francs.

La luzerne qui conviendrait parfaitement à ces sols profonds pourrait donner 8 à 10.000 kilos par hectare, d'après les expériences déjà faites.

Les fèves qui succèdent au blé sur les mêmes champs donnent également de très belles récoltes.

En exploitant directement leur domaine, les créateurs des polders de la baie du Bourgneuf auraient certainement pu obtenir des profits élevés. Ils ont toutefois préféré avoir recours au métayage et cultiver à moitié fruit en cédant la jouissance du sol aux habitants du pays. Ceux-ci se chargent de la culture et abandonnent la moitié des récoltes aux propriétaires qui doivent recevoir leur part dans les granges qu'ils ont fait construire à cet effet.

L'administration des polders est ainsi facilitée et n'a pas exigé l'avance d'un capital d'exploitation qui eût été très important. La population locale réalise, d'autre part, des gains bien supérieurs à la somme qu'eussent représentée les salaires et les gages des ouvriers et domestiques employés à la culture en cas de gestion directe.

C'est là, au point de vue social, un résultat très intéressant, et qui rend, s'il se peut, plus digne encore des éloges de tous, l'œuvre de M. Le Clerc et de ses associés.

Au point de vue financier, cette entreprise est également fort remarquable. Le prix de revient par hectare des polders du Bourgneuf et de Bouin s'élève à 3.500 francs, environ, y compris les frais d'achat du sol improductif, frais exagérés qui ont été de 200 francs, il y a trente ans.

Aujourd'hui, malgré la baisse générale du revenu des terres et le mode de partage des récoltes entre les propriétaires et les métayers, le revenu « net » par



Un polder et la digue qui le protège.

hectare dépasse 150 francs et constitue, par conséquent, un placement à 12 0/0.

Ce taux est donc supérieur au revenu des valeurs de tout repos, et des biens-fonds ruraux en général.

Il nous paraît probable qu'il pourrait être largement accru, si l'on donnait plus d'extension sur de pareilles terres à la culture des fourrages et à l'exploitation du bétail. Cette transformation sera l'œuvre du temps.

Bien que les propriétaires des polders aient renoncé à la culture directe, ils doivent, cependant, songer à recueillir leur part de récoltes à lui faire subir l'opération du battage quand il s'agit de céréales ou de fèves et à conserver les produits jusqu'au moment de la vente.

Dans ce but, des bâtiments ont été construits, une machine à battre bien dis-



Construction de la digue définitive.

posée sépare en quelques jours les grains des épis ou des gousses; des greniers abritent les denrées en attendant les livraisons.

Toute cette installation fort bien comprise se trouve à proximité d'un des grands canaux ou « étiers » dont nous avons déjà parlé.

Des bateaux de 60 à 100 tonnes arrivent en face des greniers, sont chargés à peu de frais et emportent le froment ou les fèves à Bordeaux ou à Nantes.

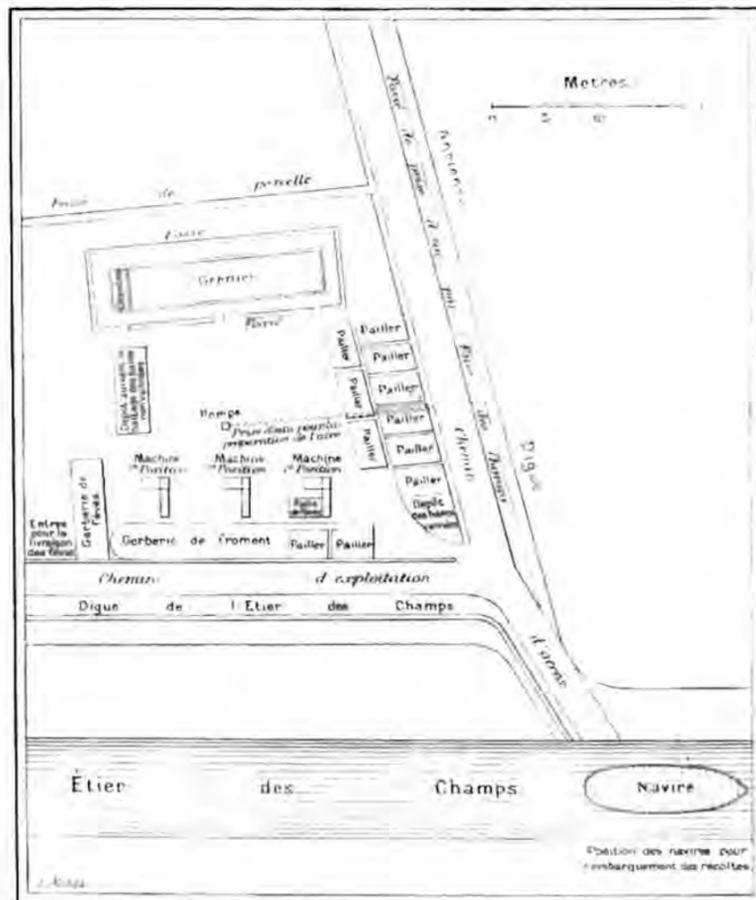
Le plan ci-dessous indique la disposition des bâtiments et leur position par rapport au canal.

La récolte des grains se fait de très bonne heure dans cette partie de la Vendée. La moisson a lieu le plus souvent du 1^{er} au 15 juillet. Il est donc possible de réaliser, c'est-à-dire de vendre le blé à un moment où l'on vend encore fort peu de froment nouveau. Le prix de vente se trouve, parfois, majoré dans ces conditions.

L'œuvre dont nous venons de parler est à coup sûr fort remarquable, mais, peut-être, le paraîtrait-elle plus encore si l'on songe qu'elle pourrait servir d'exemple et être généralisée.

Tout le monde connaît au moins de réputation les beaux travaux de dessèchement exécutés en Hollande. Ceux qui ont été faits en Angleterre sont aussi très remarquables bien qu'ils soient moins célèbres.

En France même, nous aurions beaucoup à faire dans cette voie. M. Hervé Mangon estimait, il y a une trentaine d'années, que nous pourrions endiguer et dessécher sur notre littoral plus de 100.000 hectares.



Les granges et les paillers des polders de Bouin.

Il est malheureusement certain que cette œuvre de progrès n'a pas été achevée. Ce serait un honneur pour nous que de la poursuivre et de la terminer. On devrait, notamment, dans ce but, consacrer aux dessèchements le crédit de 100 millions affectés par une loi déjà vieille de trente ans, aux travaux de drainage.

Il faudrait aussi que l'administration se départît de ses habitudes de formalisme gênant, et de lenteur prudente. Au lieu de décourager les hommes d'initiative et de bonne volonté par des enquêtes interminables et des retards sans excuses, il faudrait qu'elle prit les devants, fit exécuter elle-même les études préparatoires, les « rapports » adressés de ministère à ministère, etc., etc.

Il faudrait, enfin, qu'elle agit, à l'égard des biens improductifs de l'Etat, comme agirait un particulier intelligent qui voudrait tirer parti de son domaine en l'offrant aux acheteurs capables de le mettre en valeur.

D. ZOLLA.

ELECTION PRÉSIDENTIELLE DU 18 FÉVRIER



M. ÉMILE LOUBET, président de la République.

M. LOUBET, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Etat civil : soixante ans; né à Marsanne (Drôme), le 30 décembre 1838; fils de Antoine-Auguste Loubet, cultivateur-proprétaire et de Marie-Marguerite Nicolet.

Profession : avocat au barreau de Montélimar.

Etats de service : vingt-trois ans de mandat législatif; ministre des Travaux publics en 1887, ministre de l'Intérieur et président du Conseil en 1892; président du Sénat depuis 1896.

Signalement : visage rond, encadré d'une barbe courte argentée, bouche d'un dessin ferme, nez peu proéminent mais non sans caractère, œil clair très vif, teint mat rehaussé d'une légère patine par le soleil natal, physionomie ouverte, avec une pointe de malice, carure assez large, taille plutôt petite, accent méridional prononcé. Dans l'ensemble, l'aspect d'un bourgeois très simple.

La plupart des biographes du nouveau président se sont rencontrés pour reproduire la formule clichée : « n'a pas d'histoire ». Dans la conjoncture présente, cette constatation négative prend la valeur d'un trait significatif. En effet, jusqu'au jour de son élévation à la plus haute magistrature de la République, la vie paisiblement laborieuse de M. Emile Loubet manque d'éclat — et d'anecdotes. Rien n'en a troublé le cours régulier, aucun fait retentissant n'en a marqué les étapes.

L'avocat de province a franchi sur une route droite mais ascendante, la distance qui séparerait son humble berceau de l'Elysée. Il a passé par la filière de toutes les fonctions électives : conseiller municipal, maire, conseiller général, député, sénateur. Membre du Parlement, il est devenu ministre, puis président du Sénat. Hier, il était le second personnage de l'Etat; il en est aujourd'hui le premier, ayant gravi un à un tous les échelons de la hiérarchie politique : c'est, dans la carrière, un avancement normal, graduel et légitime, strictement conforme aux principes démocratiques sur lesquels il régit toujours sa conduite et dont il est maintenant le plus haut représentant.

Et, loin de lui nuire, la modeste origine de ce fils d'un petit propriétaire campagnard a été un titre de plus aux suffrages de ceux qui pensent, à l'honneur de notre pays, que tout bon citoyen français, pour peu qu'il aide par ses mérites à la faveur de la destinée, a dans sa poche le brevet de président de la République, de même qu'au temps où le maréchalat existait encore, tout bon soldat, disait-on, avait dans sa giberne le bâton de maréchal de France.

EDMOND FRANK.

MADAME LOUBET

En 1867, n'étant encore qu'avocat au barreau de Montélimar dont il devait devenir maire après le 4 septembre 1870, M. Loubet a épousé une Montélienne, M^{lle} Marie Denis, alors âgée de dix huit ans, fille de M. Denis dit Picard, marchand de fers, mort en 1879.

M^{me} Loubet a toujours eu le goût de la vie familiale et de la simplicité : mais, dans les hautes situations que son mari a occupées, au Luxembourg, comme à la place Beauvau, elle a eu déjà l'occasion de montrer qu'elle savait présider aux réceptions avec une correction irréprochable et une parfaite bonne grâce.

Le président a deux fils et une fille, mariée à M. Soubeyran de Saint-Prix, juge au tribunal de Marseille. Son frère, qui a longtemps exercé la médecine à Montélimar, s'est retiré depuis quelques années à Grignan.

LA MÈRE DU PRÉSIDENT

M. Loubet n'a plus son père : mais sa mère existe encore « au pays » : elle est âgée de quatre-vingt-six ans.



M^{me} Loubet mère (Photographie prise à Marsanne le 20 février.)

Dès le lendemain de l'élection présidentielle, la vénérable octogénaire s'est vue assiégée par des interviewers accourus de toutes parts et empressés à faire connaître au public cette curieuse et intéressante figure. Ceux-ci ont dépeint la bonne dame de campagne en tablier de toile bleue et en bonnet blanc tuyauté; ils l'ont montrée robuste, active et avenante, en dépit de l'âge; ils ont dit avec quelle touchante mélancolie elle avait accueilli la grande nouvelle. L'Illustration se félicite de pouvoir donner son portrait d'après les deux photographies qu'elle a bien voulu laisser prendre à un de nos collaborateurs. La comparaison entre les traits de la mère et ceux du fils en fait saisir la ressemblance frappante.

LA MÉTAIRIE DE MARSANNE

La maison où M. Emile Loubet est né et que sa mère n'a cessé d'habiter est située sur le territoire de la commune de Marsanne (arrondissement de Montélimar), mais à 2 kilomètres environ du village. On y arrive par un sentier bordé de peupliers et longeant une petite rivière.

C'est, isolée au fond de la vallée, une assez vaste métairie nommée « La Terrasse », formée de deux corps de logis en équerre, dont les bâtiments rustiques comprennent au rez-de-chaussée des écuries, des étables et des granges, et au premier étage la chambre de M^{me} Loubet.

Dans la cour, très animée, les poules picorent sur les tas de fumier classique, les porcs flânent ou se vau-

lrent, des moutons se pressent aux abords de la bergerie. Le soleil du Midi égaye de sa clarté les toits de tuiles rouges et les murs de crépi blanc. Bref, la vraie ferme, où tout révèle le labeur régulier accompli sous l'œil vigilant de la maîtresse.

LA MAISON DE M. LOUBET A MONTÉLIMAR

La maison qu'habitait M. Loubet pendant son séjour à Montélimar est située rue des Quatre-Alliances, à l'angle de la rue du Jeu-de-Paume. Elle lui fut vendue il y a une vingtaine d'années par M^r Alfred Messié, bâtonnier de l'ordre des avocats.

C'est une grande bâtisse dépourvue de style. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Au rez-de-chaussée, à droite, la salle à manger; à gauche, un petit salon d'attente et le cabinet de M. Loubet. Au fond, la cuisine et l'office.

Le premier étage, orné d'un balcon en fonte peint en blanc, présente huit fenêtres sur la rue : les fenêtres du grand salon, celles de la chambre à coucher du maître de céans et de la chambre de M^{me} Loubet.

Le second étage comprend des chambres d'amis et le logement des domestiques.

Les fenêtres du rez-de-chaussée sont garnies de volets pliants en fer; la porte d'entrée est en châtaignier verni.

M. Loubet s'est installé dans cette maison en 1877 mais depuis que sa situation politique le retient à Paris, il n'y est guère venu plus de trois fois par an. Il est probable qu'il n'y reviendra pas de sitôt.



La maison de M. Loubet à Montélimar.

LE CAS DE BERTIE PALLISER

L'horloge de l'escalier venait de frapper onze coups, de son timbre grave et solennel. Dehors, la pluie et la grêle cinglaient les vitres, et le vent, soufflant en rafales autour de la maison solitaire, secouait les branches des vieux arbres, et leur arrachait de lugubres gémissements. Une liane battait à la fenêtre comme une âme en peine, et dans le grand salon, les enfants et les jeunes filles commençaient à ressentir un petit frisson persistant à la racine des cheveux, en même temps qu'une tendance invincible à se retourner tout à coup pour regarder par-dessus leur épaule... C'est que la conversation était tombée au dîner sur les phénomènes télépathiques; et depuis chacun avait apporté à la discussion quelque fait plus ou moins probant, plus ou moins mystérieux, — et toujours, bien entendu, appuyé sur le témoignage d'une personne « digne de foi ».

Seul, le Dr Bruneau, assis à l'écart, une revue à la main, n'avait rien dit; en lui apportant une tasse de thé, Juliette, sa filleule et sa favorite, hasarda enfin une question :

— Et vous, mon parrain, que pensez-vous de toutes ces choses?...

Il la regarda quelques instants sans répondre, et la jeune fille eut la sensation, — point nouvelle pour elle, — que ces yeux scrutateurs sous leurs épais sourcils gris, *lisaient* sa pensée à travers son front.

— Je pense à une aventure dont j'ai été témoin jadis, fit-il lentement, en sucrant son thé sans se presser. Mais à quoi servirait de vous la conter?... à rien qu'à tourner vos pauvres cervelles...

Tout le monde se récria, naturellement.

Il s'enfonça dans son fauteuil, allongea ses jambes, plongea ses deux mains dans ses poches et tomba dans une rêverie profonde. Le regard fixé droit devant lui, il semblait contempler un tableau invisible pour les autres, mais parfaitement clair à ses yeux. Mais enfin, Juliette ayant doucement posé sa main sur son bras, il sortit de sa distraction, promena un long regard sur son auditoire, et commença son récit sans se faire prier davantage.

« Il y a de cela bien des années, je lis, vous ne l'ignorez pas, un séjour assez long dans l'Inde.

« J'étais établi à Bénarès depuis un an environ, lorsque j'eus la bonne fortune de sauver la vie à un Anglais de ma connaissance; — du moins il soutint toujours qu'il me la devait.

« Sir Geoffrey Palliser occupait un rang élevé dans la hiérarchie civile de l'empire anglo-indien.

« Lady Palliser était une femme mince, blonde et pâle, avec de grands yeux noirs très myopes. Ces yeux sombres, au regard un peu vague, produisaient un curieux effet dans son blanc visage. Le dévorant climat de l'Inde l'avait pour ainsi dire consumée, et lorsqu'après une mémorable partie de chasse je fus admis dans l'intimité de la famille, je me rappelle lui avoir dit parfois en plaisantant qu'elle finirait par devenir diaphane et nous laisser voir son âme à travers sa mortelle enveloppe. Sans qu'elle fût remarquablement jolie, c'était une figure qu'on ne pouvait oublier, ou laisser passer inaperçue. Les Palliser étaient mariés depuis une douzaine d'années; selon la coutume invariable des Anglo-Indiens, ils s'étaient résignés à envoyer l'un après l'autre les aînés de leurs enfants en Angleterre dès qu'ils étaient sortis de la première enfance. Les petits Européens ne peuvent guère, en effet, résister au climat. Il ne leur restait que le dernier, Bertie, ravissant enfant de quatre à cinq ans que lady Palliser ne pouvait se résoudre à voir partir.

« Le fait est que la chaleur semblait produire à peu près autant d'effet sur lui que sur une jeune salamandre. Ah! le gaillard!... était-il bien bâti!... et robuste, et volontaire!... quand il courait, suivi, — selon la coutume indienne, — de son bébé tigre apprivoisé, ses cheveux d'or fauve tombant en boucles rebelles dans ses yeux bleus si hardis et si francs, on eût dit un petit dieu grec, un Bacchus enfant...

« Une cousine de lady Palliser, fille du gouverneur d'un district éloigné dans les montagnes, vint à se marier. Il n'existait pas de voie ferrée dans l'Inde à cette époque, et il fallait compter sur quatre à cinq jours de route pour aller et autant pour revenir; avec les fêtes du mariage, on s'absenterait certainement plus de deux semaines.

« J'étais assez lié avec le marié, un certain capitaine Clifford, du 1^{er} Cipayes, et il me pressa si amicalement de venir assister à son mariage que j'acceptai. Les Palliser m'ayant offert de profiter de leur escorte, je décidai de partir avec eux.

« Il avait été décidé que Bertie resterait à la maison sous la garde spéciale de sa *nurse* anglaise, rébarbative personne d'une cinquantaine d'années, et de son domestique particulier Bundelcung, Hindou de haute taille, au visage de bronze aux yeux d'opale, aux manières majestueuses qui avait vu naître l'enfant, car il était depuis plus de dix ans au service des Palliser.

« Cet arrangement ne faisait pas du tout l'affaire du petit bonhomme et ce fut au milieu d'une véritable scène de larmes qu'on se mit en route. Lady Palliser en était tout attristée, et sans le veto absolu opposé par sir Geoffrey, elle se serait certainement laissée fléchir. Mais celui-ci finit par se fâcher, déclara absurde, — *preposterous*, — l'idée d'emmener si loin un enfant de cet âge, qui gênerait tout le monde et serait beaucoup mieux au *bungalow*.

« Cinq jours plus tard, nous arrivions au but de notre expédition.

« A peine les fêtes du mariage finies, lady Palliser voulut repartir; elle avait hâte de se retrouver chez elle, et les instances les plus affectueuses ne purent vaincre sa résolution.

« Le douzième jour après avoir quitté Bénarès, nous reprenions le chemin du *bungalow*.

« Le lendemain soir, vers le crépuscule, par un temps orageux, nous nous trouvions engagés dans un étroit défilé de montagnes. Le site était sombre, d'une grandeur sauvage; au-dessus de nos têtes, les rochers énormes semblaient se rejoindre, ne laissant entrevoir qu'une bande de ciel livide, que parcouraient follement des nuages chargés d'électricité. De gigantesques oiseaux de proie se levaient à notre passage, frôlant nos fronts de leurs ailes; la bise qui s'engouffrait en sifflant dans le tortueux passage semblait tour à tour étouffante et glacée. Nous marchions lentement. Sir Geoffrey chevauchait en tête, et je me tenais à la droite de sa femme qui paraissait cruellement souffrir de l'état de l'atmosphère. Depuis vingt minutes environ, nous avançons dans un complet silence.

« Tout à coup ce silence fut rompu par un cri si effroyable, si déchirant, que d'un bout à l'autre de notre longue file, chacun s'arrêta net, glacé d'épouvante. On s'interroge, on cherche, et mon regard errant tombe soudain sur le visage de lady Palliser.

« Elle était plus blanche qu'une morte; ses yeux dilatés, vitreux, exprimaient une horreur tragique; et tandis que je la regardais, sentant se hérissier mes cheveux, de sa bouche ouverte s'exhala une seconde fois ce cri de mortelle souffrance.

« Déjà Palliser était auprès d'elle; il l'entourait de ses bras, la pressait de questions rapides; à mon tour, je m'approchai; sa main s'abattit par hasard sur la mienne, je crus sentir l'étreinte d'un état de glace; mais peu à peu ses traits se détendirent, ses yeux s'abaissèrent et reprirent un regard humain; elle parut nous reconnaître.

« — Bertie!... articula-t-elle avec effort. Il m'a appelée!... Je l'ai entendu!...

« En vain nous voulûmes lui prouver l'impossibilité matérielle du fait, la convaincre d'erreur: elle répétait obstinément, d'une voix faible et brisée :

« Il m'a appelée... je l'ai entendu... je vous dis qu'il est en danger... sa voix était altérée, mais je l'ai reconnue... Il m'a appelée deux fois... »

« Et nous repoussant tout à coup avec une force surhumaine, elle mit son cheval au galop. Nous la suivîmes. Ni la nuit, ni la tempête qui se déchaînait ne pouvaient l'arrêter. Muette et blême, elle poursuivait sa course, poussant sa monture avec une fureur presque sauvage; et nous la suivions en silence, le cœur oppressé d'une frayeur surnaturelle.

« Etape par étape, l'interminable distance fut enfin franchie.

« Le soir du quinzième jour, nous atteignions le *bungalow*, ayant gagné dix-huit heures. Au bruit de notre arrivée, une tourbe éplorée de serviteurs se précipita en désordre au-devant de nous.

« L'étrange pressentiment de lady Palliser ne l'avait pas trompée: Bertie avait disparu.

« Sans qu'aucun d'eux pût donner une explication du fait sinistre, il avait disparu, comme une fumée s'évanouit dans l'air... nul ne savait ce qu'il était devenu: on avait sondé l'étang, fouillé la jungle, ameuté la police et les habitants de Bénarès; voi-

sine de sept à huit kilomètres. La cité entière, les environs avaient été explorés sans résultat. Personne n'avait vu l'enfant; depuis le mardi précédent, à trois heures, moment où on l'avait laissé sous la véranda, jouant avec son petit tigre auprès du fauteuil de sa bonne.

« Machinalement, j'avais noté l'heure et le jour, l'autre soir, là-bas, dans les montagnes: *C'était ce même mardi, à 6 h. 40 du soir.*

« Nos questions révélèrent que *nurse* Smith s'était endormie sous la véranda après son *lunch*: au réveil, l'enfant confié à sa garde avait disparu.

« La malheureuse fille faisait pitié. Violentement sortie de sa raideur britannique, elle se traîna aux pieds de lady Palliser, frappant le sol de son front :

« — *Milady!... Milady!...* criait-elle. Je ne sais ce que j'ai eu!... jamais, jamais, avant, je ne me suis endormie en gardant *master Bertie!*... Je le jure devant le Dieu tout-puissant!... Il faut que j'aie été malade... Et quand je me suis réveillée, à 9 heures du soir seulement, le pauvre ange avait disparu... *Milady!...* dites que vous me pardonnez!... Je l'ai cherché partout comme une folle... Demandez à *Bundelcung!*... demandez aux autres!...

« Sans paraître l'entendre, lady Palliser arracha sa robe des mains crispées de la malheureuse et marchant droit à *Bundelcung*, immobile et grave, ses mains de bronze croisées sur la poitrine :

« — Mon fils!... articula-t-elle d'une voix rauque. Où est mon fils?

« L'Hindou tourna lentement vers elle ses yeux d'opale.

« — Les dieux le savent. *Bundelcung* l'ignore.

« — Où étais-tu lorsqu'il a disparu?

« — J'étais allé à la cité chercher des jouets pour le jeune Bertie qui les réclamait avec une grande véhémence... Lorsque je revins à la nuit, la gardienne blanche dormait et l'enfant avait disparu.

« — L'une dormait!... l'autre était absent!... Ah! serviteurs sans cœur et sans entrailles!... infidèles et déloyaux gardiens!... on vous confie un dépôt plus précieux que cent de vos misérables vies, et vous n'êtes même pas capables de le garder!... ô Dieu!... quel châtement méritez-vous donc?...

« Elle porta brusquement les mains à son cœur, chancela et tomba sans connaissance. On l'emporta.

« Les recherches, dirigées par sir Geoffrey reprirent avec une ardeur dévorante. Je le secondais de tout mon pouvoir. En vain. Pas une trace, si minime fût-elle, du malheureux enfant. Dans la foule des serviteurs indigènes, pas un ne l'avait vu, pas un ne l'avait entendu, depuis l'heure où on l'avait laissé jouant aux pieds de sa bonne...

« Dix jours s'étaient écoulés depuis la disparition de Bertie. Lady Palliser était entre la vie et la mort; un délire affreux succédait à une prostration mortelle; et chaque soir, à l'heure fatale où elle avait *entendu* le cri d'appel de son enfant, elle répondait par ce même cri déchirant qui avait glacé le sang dans nos veines.

« Et une pensée prit corps enfin dans mon esprit. Que voyait-elle?... à quelle voix mystérieuse répondait ce cri de bête blessée?... Je me décidai, et saisissant ses deux mains, alors qu'elle retomrait mourante sur sa couche, concentrant toute ma volonté sur la sienne, je lui commandai d'une voix forte :

« — Dormez!

« Au bout de quelques instants d'agitation, ses traits contractés se détendirent, ses paupières s'abaissèrent, sa respiration se fit régulière et douce.

« — Dormez-vous? demandai-je en appuyant une main sur son front.

« — Je dors, répondit-elle d'une voix faible.

« — Regardez sous la véranda, dans l'après-midi, *ce jour-là.*

« — J'y suis,

« — Que voyez-vous?

« Je vois *nurse* Smith. Elle est assise dans le grand fauteuil de bambou. Le petit *Tippoo* agite le *punkah* sur sa tête; la chaleur l'opresse; elle se plaint de migraine.

« — Que fait Bertie?

« — Il est assis à terre et joue avec son jeune tigre; il lui met une guirlande de soucis autour du cou; la bête les mordille, les déchiquète avec ses pattes et Bertie rit... Ah!... *Smith* s'endort... Elle ne peut plus résister... comme elle est rouge!... on dirait qu'elle est sous le coup d'une attaque d'apoplexie... Sa respiration est si haute, si saccadée!... Si je ne la connaissais, je dirais qu'elle est en état d'ivresse...

« — Qu'a-t-elle bu à son repas?... Regardez dans la salle du *tiffin*.

« — Sa demi-bouteille de Porto, comme à l'ordinaire... Attendez!... il y avait autre chose dans son verre... une liqueur brune... je vois une main qui la verse goutte à goutte... une main bronzée... une main d'indigène...

« — Revenez sous la véranda.

« — Le petit *Tippoo* s'est sauvé en voyant *Smith* endormie et le *punkah* ne l'évite plus... Elle est bien rouge... *Bertie* veut la réveiller... il l'appelle, il la tire par le bras, il essaie de la secourir... elle ne l'entend pas... Comme son sommeil est profond!...

« — Que fait *Bertie*?

« — Il est fâché; il court au bout de la véranda et regarde au dehors... Ah!... j'ai eu peur!... une figure noire vient de surgir d'une façon si soudaine, si furtive, au-dessus de la balustrade... Mais c'est *Bundelcung*!... pourquoi a-t-il l'air de se cacher?... Il fait signe à *Bertie* de se taire... il lui tend les bras... l'enfant escalade la balustrade et lui jette les siens au cou... l'Indou l'emporte... Il se glisse sous les buissons comme une couleuvre... Dieu!... il a sa main sur la main de mon fils!... Mais il va l'étouffer!... Où l'emporte-t-il?... je veux le savoir!...

« *Lady Palliser* s'élança hors de sa couche et se met à parcourir la vaste pièce d'un pas rapide et inégal.

« — Oh! comme il va vite!... comme il va vite!... murmure-t-elle, haletante. On dirait un serpent se coulant à travers les arbres... Le voilà qui sort de la plantation... il s'enfuit vers la savane, à droite — les herbes sont si hautes qu'elles se rejoignent au-dessus de sa tête et le cachent, ondulant seulement sur son passage... Mais je le vois, moi?... Il a jeté *Bertie* sur son épaule comme un boucher fait un agneau... O Dieu! il lui a enveloppé la tête dans une écharpe... l'enfant se débat... mais l'homme tient ses jambes et ses bras comme dans un étiau... Oh! sa figure est effroyable... Oh! par pitié, courons, courons!... Empêchez-le de lui faire du mal!...

« ... La nuit vient. Il marche toujours...

« ... Voyez! En se débattant, *Bertie* arrive à dégager sa tête!... Il m'appelle... c'est sa voix que j'entends, là-bas, dans la montagne : « Maman!... Maman!... » Il l'a crié deux fois... Oui, mon bien-aimé, je viens, attends-moi!... Le misérable met violemment la petite tête sous son bras... il l'enveloppe plus étroitement dans l'écharpe...

« Il arrive à une hutte, toute basse et cachée dans les herbes... Ah! la hideuse chambre!... Qu'est-ce que ces longs corps noirâtres qui pendent immobiles le long des murs?... on dirait des serpents... et quels horribles instruments, rouillés, noircis, sur un trépied de fer où brûlent des charbons ardents?...

« — ... Mon *Bertie*!... Mon *Bertie*!... Non!... Au secours!... au secours!... Ah! bourreau!...

« Avec un cri qui n'avait plus rien d'humain, elle s'élança en avant, porta ses deux mains à ses yeux et tomba de toute sa hauteur, évanouie en plein sommeil hypnotique. Epouvantés, nous la relevâmes, nous lui prodiguâmes nos soins. Puis, la confiant aux mains de ses femmes, nous sortîmes de la chambre où elle agonisait.

« On amena *Bundelcung*. Calme et grave, les bras liés, il nous regarda, et un sourire sinistre effleura ses lèvres. *Palliser* cacha son front dans ses mains, incapable de supporter la vue du misérable. Je pris la parole.

« En peu de mots, je répétai la vision de *Lady Palliser*. L'Indou m'écouta sans sourciller, hochant gravement la tête à certains détails.

« Quand j'eus fini, il y eut un silence.

« — Qu'as-tu à répondre? demandai-je enfin.

« Il s'inclina.

« Les dieux sont grands. La *Memsahib* a bien vu. Les choses se passèrent ainsi qu'elle l'a dit.

« — Qu'as-tu fait de *Bertie*?

« — Je ne le dirai point. Les dieux n'ont pas permis que la *Memsahib* le révélât. *Bundelcung* saura se taire.

« — Tu l'as tué? demandai-je.

« — Le jeune *Bertie* a vécu.

« — Quel exécrable folie l'a poussé à ce crime odieux?

« Un éclair de férocité passa dans ses yeux, mais il se tut.

« — N'avais-tu pas trouvé toujours en cette noble femme une douceur angélique, une indulgence sans bornes, une divine pitié pour ta condition?... Se peut-il que ton cœur ne connaisse aucun senti-

ment humain?... que nulle affection ne le fit battre pour le petit enfant qu'on l'avait confié, que tu avais vu naître, et qui l'aimait, lui!... Parle. S'il est une excuse à un crime aussi noir, je l'adjure de nous la donner!

« Il demeura quelques instants silencieux, immobile et l'œil fixe.

« — *Bundelcung* s'est vengé, fit-il enfin d'une voix lente et profonde. Il avait un fils, lui aussi, — un seul fils, — un petit enfant plus beau que la lumière du soleil. La *Memsahib* le vit un jour, il y a de cela bien des saisons. Elle loua sa beauté, le prit dans ses bras et le baisa au front... Le lendemain l'enfant était frappé d'un mal soudain... Il mourut au coucher du soleil... Il avait l'âge du jeune *Bertie*... Les dieux ont ordonné.

« — Que veux-tu dire, misérable insensé?

« — La louange des hommes d'Occident est mortelle. Elle porte malheur. Quand la dame étrangère toucha le fils du pauvre esclave, celui-ci frémit; quand l'enfant mourut, le père comprit. Et quand le jeune *Bertie*, — pour lequel *Bundelcung* n'avait point de haine, car il l'avait vu naître, et l'enfant l'aimait, — atteignit l'âge du petit mort, il sut que l'heure avait sonné...

« Quand les dieux parlent, l'homme doit obéir.

« L'Indou se tut, et depuis il n'ouvrit plus les lèvres.

« Il subit le dernier supplice au soleil levant, devant tous ses camarades assemblés, et mourut le front serein, sans un soupir, sans un regret...

« — Et *Lady Palliser*?... Interrogea *Juliette* après un long silence.

« — Quand l'infortunée revint à elle, enfin, sa raison était égarée. Jamais elle ne la recouvra. Sa folie fut douce, elle ne paraissait point souffrir. Seulement, chaque soir, à l'heure fatale, elle poussait ce cri déchirant, appelait *Bertie* et tombait comme morte. Elle vécut ainsi six mois encore.

« — Alors, on n'a jamais su...

« — Jamais, dit le docteur en se levant pour partir. Les restes du malheureux enfant demeurèrent introuvables, et le dénouement de la vision d'horreur devant laquelle sombra la raison de la malheureuse mère demeurera toujours caché dans la tombe, entre ce démon et ses deux victimes...

FITZ-ALAN ROY.

LES PUNITIONS CORPORELLES DANS L'ARMÉE AMÉRICAINE

Les règlements de l'armée américaine proscrirent en principe les punitions cruelles. Néanmoins les officiers ont, dans certains cas, le droit d'assurer la discipline par des moyens exceptionnellement énergiques.

Souvent, la cellule, avec le régime du pain sec et de l'eau, ne suffit pas pour la répression des fautes graves, et d'ailleurs il serait parfois bien difficile d'appliquer ce genre de peine en campagne, où l'on manque la plupart du temps de locaux pouvant servir de prison et où les meilleurs soldats eux-mêmes, exposés aux privations, n'ont pas toujours un morceau de pain à manger et une gorgée d'eau claire à boire. C'est alors surtout qu'on a recours aux punitions exceptionnelles.

Les délits les plus fréquents sont dus à l'ivresse. En ce cas, généralement, le coupable a la langue trop déliée, il bavarde, pécore, invective son chef; il dit tout ce qu'il a sur le cœur avec une franchise téméraire, sans euphémismes et plutôt en termes grossiers. Dangereuse pour lui, sa façon d'intempérer est d'un mauvais exemple pour les camarades: il s'agit d'y mettre un frein le plus promptement possible. Or, imposer silence à un ivrogne est chose malaisée.

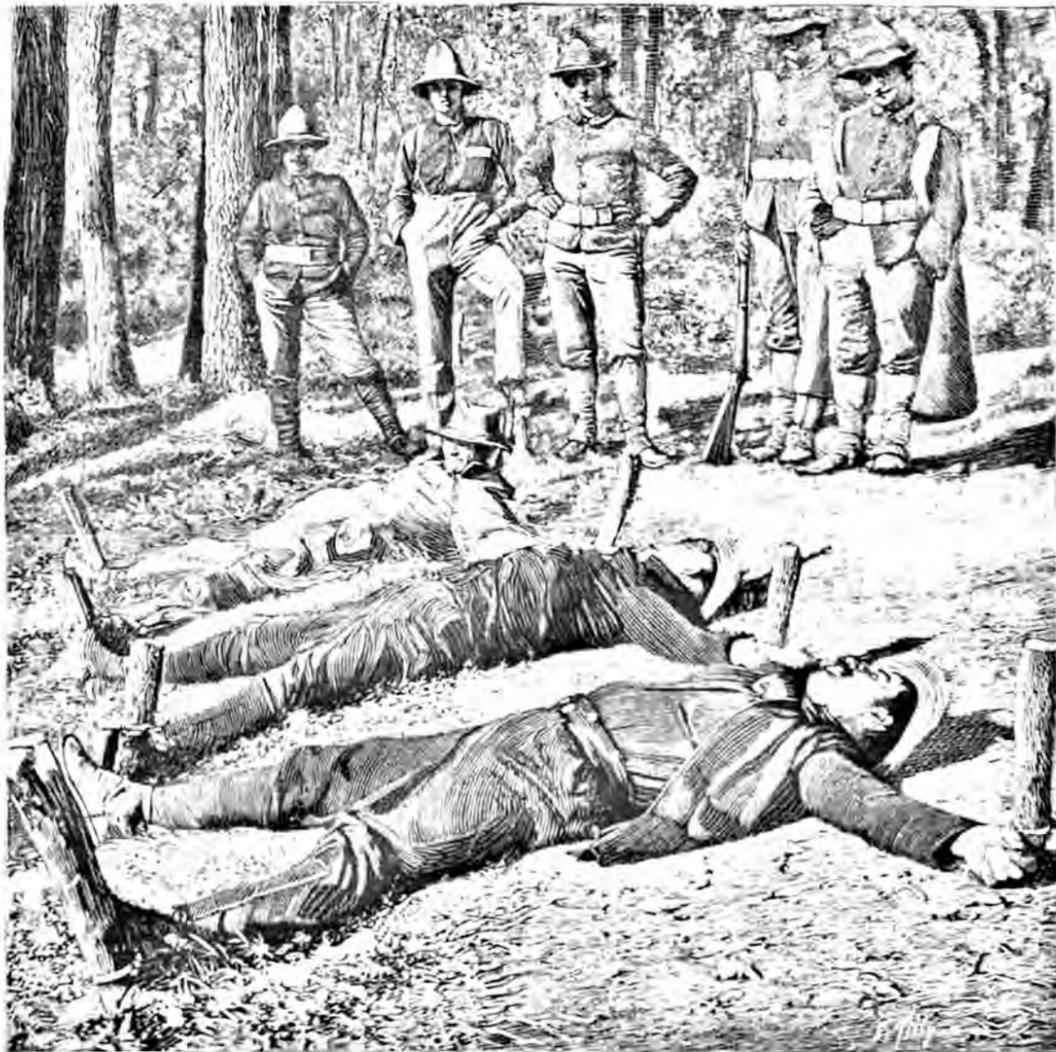
Un des procédés les plus efficacement pratiqués à cet effet dans l'armée américaine y est connu sous le nom de *L'Aigle étendu*, qui fait image. Il consiste à infliger au délinquant une position analogue à celle de l'oiseau de proie cloué contre une porte ou contre un mur. On allonge sur le sol, les mains et les pieds solidement attachés à des piquets, en ayant soin de tirer les bras bien en arrière de la tête. Après être resté ainsi exposé quelque temps au soleil ou à la pluie, le malheureux ne tarde pas à passer de l'incontinence verbale au mutisme complet.

Un autre moyen d'une efficacité plus immédiate est le bâillon. On ne se contente pas d'introduire en travers dans la bouche du patient un long morceau de bois, on attache en outre à celui-ci une corde passant derrière la tête et s'enroulant autour du cou. Ce supplice est tellement pénible qu'on est rarement obligé de l'appliquer plus d'une fois au même sujet.

Enfin, on réduit encore les récalcitrants au silence en leur ingurgitant de force l'eau d'un jet de pompe.

Quant à la suspension par les pouces, qui se pratiquait jadis, on y a renoncé.

Aussi bien, depuis quelques années, le système des punitions corporelles tend à disparaître, et il faut s'en féliciter: car ces traitements barbares sont indignes d'un peuple civilisé.



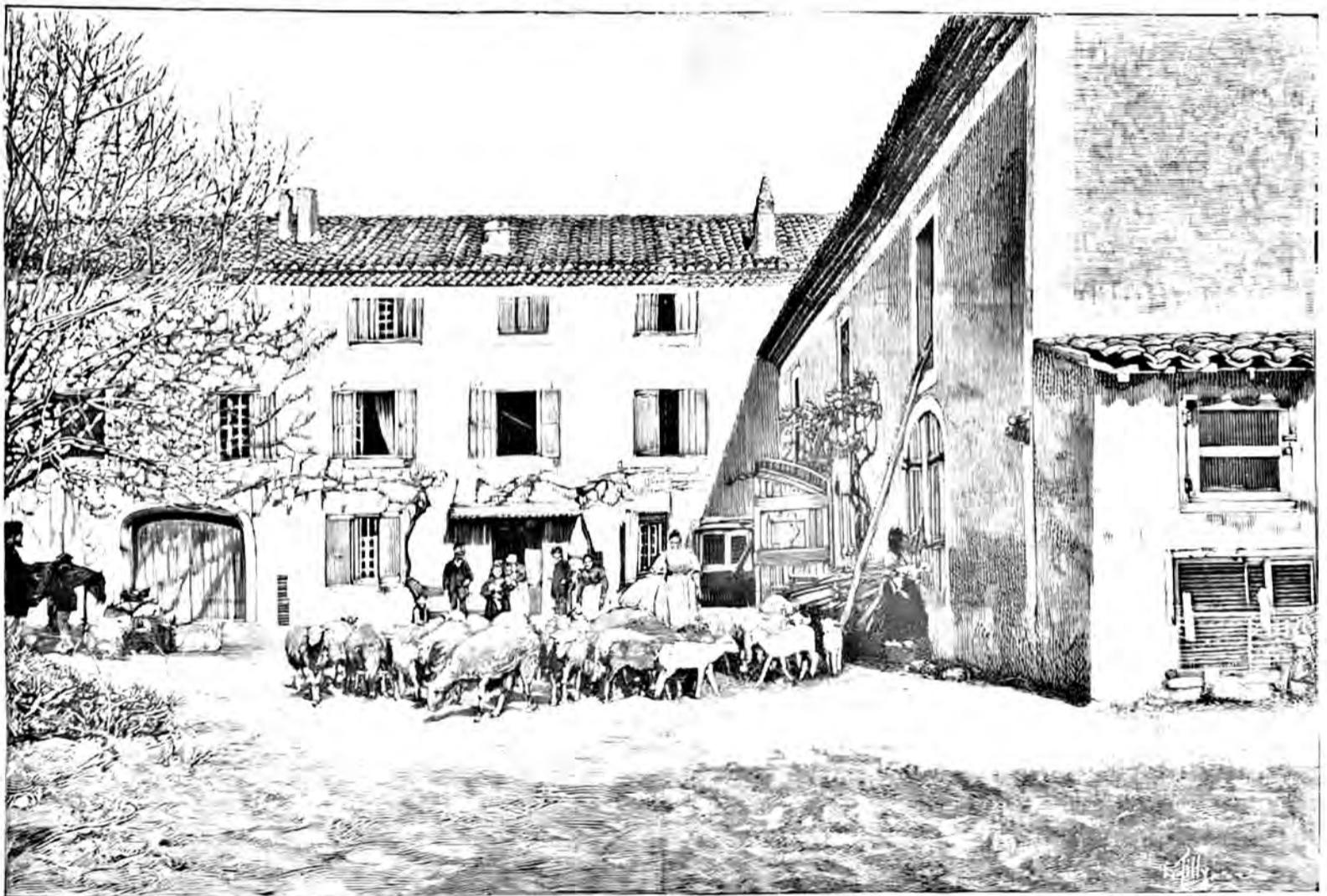
L'« Aigle étendu », punition corporelle dans l'armée américaine.



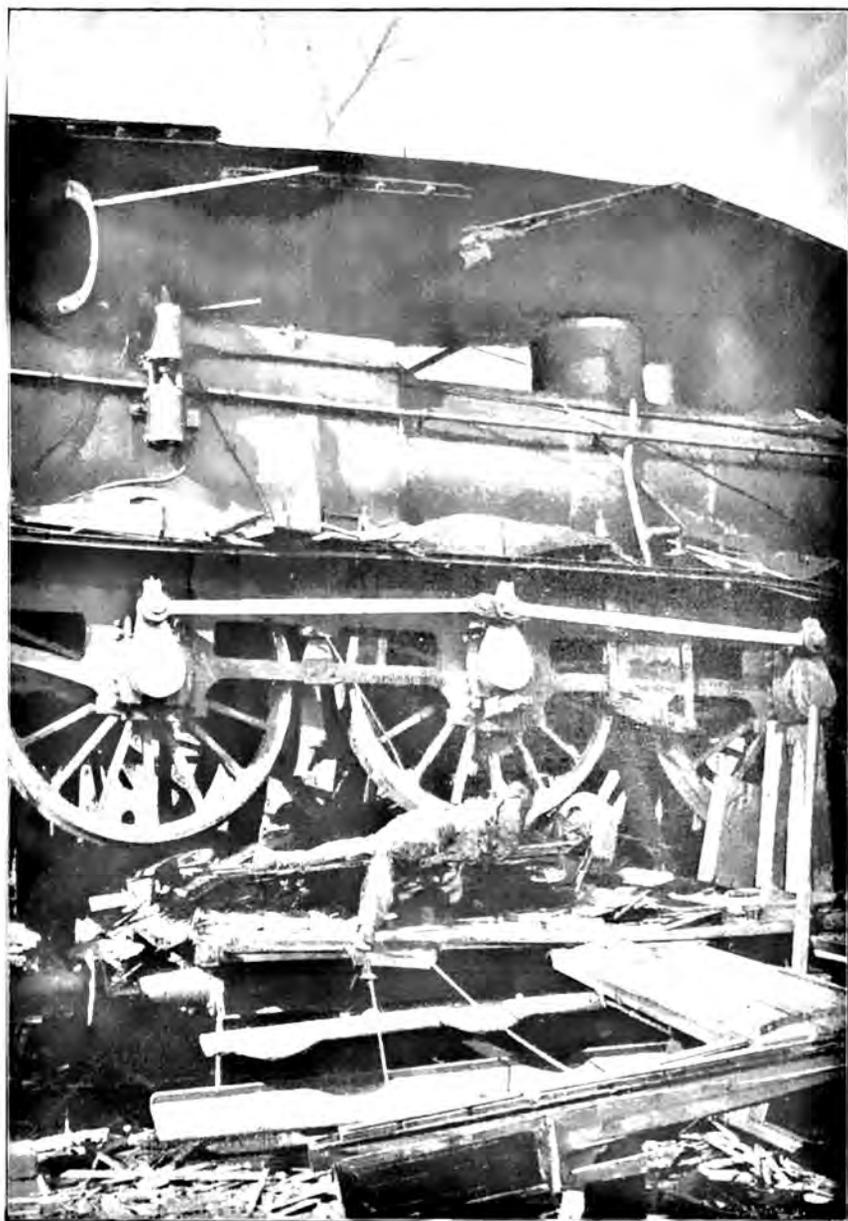
M^{me} Loubet, femme du président de la République. — (Phot. Joguet.)



M^{me} Loubet mère, recevant le facteur.



La métairie de Marsanne (Drôme), habitation de M^{me} Loubet mère. — (Voir l'article, page 125.)



La locomotive portant le toit du wagon tamponne. - (Photographie de M. Hellemans.)

LA CATASTROPHE DE FOREST, PRÈS



Vue d'ensemble du train tamponné. — (Cliché de M. Moreels.)



Sous les roues de la locomotive. — (Photographie de M. Hellmans.)

LIVRES NOUVEAUX

Philosophie. — Mémoires. Littérature.

Lettres inédites de John Stuart Mill à Auguste Comte, publiées avec les réponses de Comte par L. Lévy Brühl. 1 vol. in-8°, Alcan, 10 fr.

La correspondance de deux hommes aussi considérables que Stuart Mill et Auguste Comte ne peut manquer d'offrir un très vif intérêt. Mais une moitié de cette correspondance, — les lettres d'Auguste Comte à Stuart Mill, — nous était déjà connue depuis longtemps, ayant été publiée dès 1877 par la Société Positiviste ; et c'est à beaucoup près, la plus intéressante. C'est elle, pour ainsi dire, qui contient les réponses, tandis que les lettres de Stuart Mill, avec toutes leurs objections, ne sont en somme que des demandes posées d'abord par un disciple à un maître, puis par un confrère hésitant et curieux à un confrère avisé qui a son siège fait. Et autant Stuart Mill se montre ingénieux, avisé, éloquent, lorsqu'il s'entretient librement avec des camarades, autant l'imperturbable assurance dogmatique de Comte paraît le glacer. On a même parfois l'impression que ce psychologue d'un esprit si ouvert et si souple ne comprend ni la doctrine de son correspondant, ni surtout l'esprit de l'homme à qui il a affaire. Il traite ce fondateur de religion comme un simple philosophe ; il lui soumet des doutes, lui propose des corrections, lui demande si telle ou telle de ses thèses est d'accord avec l'expérience ; à quoi l'autre répond invariablement, que c'est assez qu'elle soit d'accord avec son système. Au total, une correspondance qui n'ajoutera rien à l'œuvre ni à la gloire philosophique de Stuart Mill ; et la seule lettre vraiment intéressante qui s'y trouve, celle où Stuart Mill s'étonne que Comte ait osé réclamer de l'argent à de riches banquiers anglais, ses admirateurs, mieux eût valu peut-être ne pas la publier, et éviter de nous rappeler ainsi que Stuart Mill lui-même, tout philosophe qu'il fût, avait aussi les sentiments d'un banquier de la Cité de Londres.

La Débandade, journal d'un volontaire inutile, par Marcel Lami. 1 vol. in-18, éditions de la Revue Blanche, 3 fr. 50.

De tous les livres qu'on a publiés depuis deux ans sur la guerre gréco-turque, celui-ci est le seul qui ait la couleur et l'accent de la vie. Il les a même à un degré des plus remarquables, de telle sorte que sa valeur artistique n'est pas loin d'égaliser sa valeur documentaire, et nous pourrions dire qu'elle l'égalise tout à fait, si l'auteur, par endroits, ne s'était inutilement ingénié à rendre son style incorrect et bizarre, tandis qu'il n'aurait eu qu'à suivre toujours son instinct naturel, comme il l'a fait dans certains chapitres, pour écrire en un très bon français, très simple et très net. Mais, au style près, son livre a toutes les qualités d'un ouvrage excellent : il est court, rapide, varié, composé avec beaucoup d'art sous son désordre apparent ; et d'un bout à l'autre on le lit comme un roman d'aventures, et il n'y a pas une de ses aventures qui ne soit symbolique, choisie à dessein par l'auteur pour résumer tout un ensemble de ses impressions. Ajoutons enfin que celles-ci, pour tristes et décourageantes qu'elles soient, n'ont jamais rien de vulgaire. M. Lami ne se laisse pas aller à la tentation de railler les misérables vaincus dont il nous décrit l'impuissance et la maladresse : il les juge avec l'impartialité d'un étranger, mais quand il a fini de les juger, on sent qu'il les plaint, qu'il est tout rempli d'indulgence pour eux. Son indulgence s'étend jusqu'à la guerre elle-même, qu'il ne peut s'empêcher d'aimer, au fond de son cœur, comme tous ceux qui ont eu l'occasion de la voir de près ; et c'est là peut-être ce qui donne à son livre, en dépit du pessimisme de ses conclusions, un certain air de jeunesse et de belle humeur.

La Vie et l'Art des Scandinaves, par Maurice Gandolphe. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Entre les tendances chercheuses de notre récent cosmopolitisme, la mode scandinave se maintient et s'affirme. — Ainsi débute le livre de M. Gandolphe : c'est sur ce ton, c'est dans ce style qu'il est écrit tout entier. Un dentiste, naguère, a mis en rondels son *Traité pratique de l'Aurification des Molaires* ; mais encore le rondel est-il une forme poétique qui peut convenir à tous les sujets, tandis qu'un ouvrage destiné à nous faire connaître les mœurs scandinaves échouera forcément à remplir son objet si l'auteur ne s'efforce pas de se faire comprendre. Et le dommage est d'autant plus grand, dans le cas particulier de M. Gandolphe, que son livre atteste une connaissance à la fois très complète et très intelligente du sujet traité, et que, écrit plus simplement, il n'eût pas manqué de nous intéresser. Conçu un peu sur le modèle des *Notes sur l'Angleterre et du Graindorge de Taine*, nous ne serions pas surpris qu'il fut, au total, mieux observé, et d'une observation plus libre de parti pris. Mais M. Gandolphe a le plus fâcheux de tous les partis pris : celui de paraître distingué en évitant toujours d'écrire comme tout le monde. Il est affecté, gongorique, badin, presque toujours aux dépens de la clarté de sa phrase, et souvent aux dépens de sa correction. Et l'on sent qu'il a tant de choses intéressantes à nous apprendre, et qu'il nous les apprendrait si bien sans cette malheureuse manie qu'il a de vouloir s'interposer entre son sujet et notre curiosité !

Lenau et son temps, par L. Roustan. 1 vol. in-8°, Cerf, 5 fr.

Des poètes romantiques allemands, les uns ont une existence très romanesque, mais n'ont laissé que des œuvres assez médiocres, les autres ont écrit des beaux poèmes, mais ont mené une vie banale et sans couleur. Seul Nicolas Lenau a été à la fois un grand poète et un vrai personnage de roman, ce qui le rend doublement intéressant à étudier ; et l'on se demande même pourquoi M. Roustan n'a pas cru devoir s'en tenir à cette double étude, au lieu d'y joindre, en outre, plusieurs chapitres sur la *Poésie Autrichienne*, qui ne font que nous distraire de Lenau sans profit pour personne. Encore n'est-ce pas là le seul défaut de son livre. Connaissant lui-même à fond l'œuvre poétique de Lenau, il a eu le grand tort d'oublier que nous, ses lecteurs français, nous l'ignorions tout à fait : l'étude qu'il lui a consacrée est purement critique, comme celle qu'il aurait pu consacrer à Musset ou à Lamartine, tandis que la critique, dans l'espèce, aurait dû tout au moins être précédée d'une présentation, nous donnant l'analyse des grands poèmes de Lenau, ainsi que des traductions de quelques-uns d'entre eux. A ce prix seulement nous aurions pu nous intéresser à un poète que ses compatriotes tiennent pour le plus grand de leurs romantiques, infiniment supérieur à Heine lui-même. Mais si ce que nous dit M. Roustan de l'œuvre de Lenau risque fort d'être perdu pour le public français, il n'y aura personne au contraire qui ne lise avec une curiosité passionnée le récit qu'il nous fait de l'étrange et touchante destinée de ce gentilhomme poète, avec ses multiples amours, ses voyages, ses conversions successives, et l'horrible drame de sa lutte contre la folie. C'est là un roman plus extraordinaire que tous ceux qu'inventent les romanciers ; et M. Roustan l'a raconté avec une extrême abondance de détails typiques.

Poésies. — Romans.

Les Ages : L'Espoir du Monde, par Edmond Haraucourt. 1 vol. in-16 de la Petite Bibliothèque littéraire, Lemerre, 6 fr.

Voici M. Haraucourt admis à son tour dans cette collection des grands poètes, ou, plus exactement, des poètes « arrivés ». Mais quel dommage que Victor Hugo ayant jadis intitulé un de ses recueils la *Légende des siècles*, l'auteur de *L'Espoir du Monde*, se soit par là trouvé empêché de donner ce titre à un livre où chaque siècle, depuis le premier de l'ère chrétienne jusqu'au dix-neuvième, fournit la matière d'un chapitre spécial : *La vraie légende des siècles*, en tout cas, c'est à lui que nous la devons ; et si elle n'a peut-être pas l'originalité ou l'ampleur épique de l'autre, — la fausse, celle de Victor Hugo, — elle abonde cependant en jolis poèmes d'une facture très soignée et très élégante. Nous craignons seulement que, dans son louable désir d'accorder à tous les siècles chrétiens une part égale de son attention, M. Haraucourt n'ait parfois suppléé par un peu de remplissage aux lacunes de son aspiration. Qui sait si ce n'est pas encore la méthode de Victor Hugo qui est la bonne, et s'il ne vaud pas mieux, quand on veut évoquer devant nous l'âme du passé, s'en tenir à quelques époques pour les ressusciter plus vivantes ?

Monsieur Folleuil, par Gyp. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Tout en ayant un caractère individuel très marqué, qui lui donne une place à part dans la petite *Comédie Humaine* qu'est, dès maintenant, l'œuvre de Gyp, M. de Folleuil est une sorte de Desgenais : c'est lui que l'auteur charge de juger, en son nom, nos mœurs parisiennes d'à présent. Et ainsi le livre dont il est le personnage central non seulement a l'entrain, l'esprit, le mouvement et la variété de ses aînés, mais il est encore quelque chose : comme un résumé de la philosophie de Gyp ; ce qui n'est pas à nos yeux un mince mérite, car nous ne nous fatiguerons pas de répéter que l'auteur de *Leurs Ames* et du *Bonheur de Ginette* est un profond moraliste, et l'un des plus solides esprits de notre littérature. Les conversations de M. de Folleuil, du reste, suffiraient à le démontrer : c'est le bon sens opposé en toute occasion aux mille formes diverses de la sottise contemporaine, et c'est aussi la droiture, la délicatesse, l'indulgence, ce sont toutes les vieilles vertus sociales de notre race élevant la voix pour protester contre le débordement incessant de la bassesse et de la grossièreté. Protestation, hélas ! bien vaine : et longtemps encore on continuera à admirer l'esprit de Gyp et à dévorer ses livres, sans se douter de la haute valeur morale des spirituelles fantaisies de cet « auteur gai ».

La Kreutzer, par Edmond Deschaumes. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

L'histoire de la courtoisie amoureuse a déjà été racontée bien souvent ; mais il y a ainsi des thèmes qui, pour avoir été souvent traités, n'en sont que plus tentants à traiter de nouveau, parce qu'ils sont d'avance assurés de plaire, et peuvent donner lieu indifféremment à des variations imprévues ou touchantes. La courtoisie amoureuse du roman de M. Deschaumes, par exemple, tout en étant la sœur de Manon Lescaut, de Coralie et d'Esther, voire de la Dame aux Camélias, a une façon qui n'est qu'à elle d'être d'abord une courtoisie, pour être ensuite régénérée par un profond amour. Avec beaucoup d'art et un remarquable souci de l'exactitude historique, M. Deschaumes a fait d'elle le type de ces fameuses demi-mondaines du Second

Empire qui, à tort ou à raison, nous apparaissent comme ayant dépassé en élégance et en désinvolture jusqu'aux plus huppées des personnes qui les ont remplacées dans la même carrière. Cora Pearl, Hortense Schneider, Marguerite Bellenger : tous ces noms légendaires s'évoquent à notre mémoire, quand nous lisons le pittoresque récit de la fête de la Kreutzer ; et quand après cela cette malheureuse, vieillie et démodée, s'empêche d'un misérable qui la dépouille et l'abandonne, l'intérêt du drame se double encore pour nous d'une sorte d'intérêt historique, car c'est comme si ces deux parties de la vie de la Kreutzer nous présentaient deux époques, et le contraste de deux manières successives de « faire la fête » à Paris.

Roberte, par Léon Barracand. 1 vol. in-18 de la Collection Pour les Jeunes Filles, Colin, 3 fr. 50.

C'est un précieux cadeau qu'a fait aux « jeunes filles » M. Barracand, de leur réserver ainsi la lecture d'un des plus jolis romans qu'il ait écrits ; et le cadeau est d'autant plus précieux qu'il n'y a rien dans *Roberte* qui n'ait de quoi plaire aux pères, mères, frères et sœurs des jeunes filles à qui l'auteur en a gracieusement accordé la possession exclusive. Les paysages du Dauphiné, épars à travers le roman, suffiraient, à eux seuls, pour lui donner une très haute valeur littéraire. Et l'intrigue, simple et claire, est conduite avec tant de franchise, les caractères de Ludovic et de Roberte ont un air si frappant de vérité humaine que pas un instant on ne s'aperçoit que l'auteur ait apporté à son œuvre un parti pris d'innocence, ainsi que font d'ordinaire les romanciers, même les plus habiles, quand ils s'adressent spécialement à un public de jeunes filles. Mais, en somme, peut-être est-ce M. Barracand qui s'est montré le plus habile : car nous croirions volontiers que la meilleure façon d'amuser et de toucher les jeunes filles est encore de ne pas les traiter en petites pensionnaires, mais de leur offrir simplement de beaux livres que leurs parents puissent lire et goûter avec elles.

Le Demi-Sang, par Paul Harel. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

Thérèse de Mondanin est une personne infiniment vertueuse. Mariée par son père à un éleveur normand, Guillaume Lorablaye, homme brutal et sans éducation, elle trouve dans sa vertu la force, non pas en vérité d'aimer son mari, mais de lui rester fidèle, malgré les attentions continuelles dont la poursuivent deux amis de Lorablaye, le romancier René de Hotte et le poète Georges d'Agneau : de telle sorte que ces deux prétendants, faute de pouvoir mieux employer leurs loisirs, s'occupent à être jaloux l'un de l'autre et finissent par se battre en duel, ce qui a pour effet d'ouvrir enfin les yeux au mari de Thérèse. Le pauvre homme, malheureusement, sent bien que sa femme a trop de vertu pour l'aimer jamais : il essaie de se tuer, ne réussit qu'à se rendre impotent, et sa femme, toujours vertueuse, le soigne avec un dévouement parfait malgré le peu de goût qu'elle a toujours pour lui. Tout cela, d'ailleurs, inventé surtout par M. Harel pour servir de prétexte à nous décrire d'amusantes scènes de la vie provinciale, et à nous présenter un monde vraiment curieux de gentilshommes-campagnards, d'éleveurs et de turlistes.

Divers.

La Photographie animée : ce qu'elle est, ce qu'elle doit être, par Boleslas Matuszewski. 1 vol. in-8°, Imprimerie Noizette, 2 fr.

Qu'est aujourd'hui la cinématographie, ou photographie animée ? — Presque rien. — Que doit-elle être ? Que sera-t-elle demain ? Tout, ou presque tout, à en croire du moins M. Matuszewski. Elle servira notamment à la propagande industrielle, à la garantie de la propriété, à la divulgation des bonnes méthodes agricoles, à la reproduction des phénomènes morbides et d'opérations chirurgicales, à l'enseignement de l'histoire militaire, à l'instruction théorique et pratique du soldat, à la conservation des mœurs locales, à la fixation des gestes des chefs d'orchestre au maintien des grands modèles de la musique et de la danse. Encore n'est-ce là que quelques-unes des innombrables applications que M. Matuszewski prend sur lui de promettre à la photographie animée. Et si même, entre tant de promesses, plusieurs risquent d'attendre longtemps leur réalisation, la curieuse brochure où elles sont énumérées n'en mérite pas moins d'être lue et méditée : elle déborde d'idées ingénieuses, imprévues, amusantes, et développées avec cette foi qui transporte les montages.

Ont paru :

ROMANS. — *Chasse à l'Hyménée*, par Emile Julliard, in-18, Lemerre, 3 fr. 50. — *Le Veuvage*, par André Foulon de Vaulx, in-18, d., 3 fr. 50. — *Le Haban rouge*, par Pierre Sales, 1 : *L'Honneur du mari*, — 2 : *Le Ruchet de la Femme*, 2 vol. in-18, d., 3 fr. 50. — *Journal d'une jeune au convent*, par Esther de Saze, in-18, Lemerre, 3 fr. 50. — *Carav sacrifié*, par Jules de Gastyon, in-18, Librairie Illustrée, 3 fr. 50. — *L'Agenturier malgré lui*, par Camille Debans, in-18, d., 3 fr. 50. — *Le Talisman*, par Edouard Delpit, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *Les Débutantes*, nouvelles, par Richard O'Monroy, in-18, d., 3 fr. 50. — *Gilberte*, par Paul Lacour, in-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *Un Amateur d'âmes*, par Maurice Barrès, réédition avec illustrations de L. Dunkl, in-8°, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Le Demi-grand Monde*, par Maurice Vaucrier, illustrations de J. Chéret, in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

ERRATA

Dans notre numéro du 11 février, nous avons attribué par erreur à MM. Fulginière et Crank le monument élevé à Carthage au cardinal Lavigerie. Ce monument est l'œuvre de M. Crank seul ; l'honneur de sa réussite lui revient tout entier.

Dans ce même numéro, nous avons publié une fantaisie : *La Gamme des douleurs*, sans nom d'auteur. Nous réparons cet oubli en disant qu'elle est de M. le comte de Larmandie.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Les budgets des familles d'ouvriers à Paris. — M. le Dr du Mesnil et M. le Dr Mangenot ont fait sur les logements, professions, salaires et budgets des familles d'ouvriers, dans un quartier excentrique de Paris, une enquête qui nous apporte, sur les conditions d'existence d'une partie de la population de la grande ville, des documents qui peuvent être surprenants pour les esprits optimistes.

Il s'agit d'un des quartiers de XIII^e arrondissement, lequel compte environ 10.000 nécessiteux. Dans ce quartier, qu'on appelle la Pointe d'Ivry, et qui comprend 8 hectares, habitent 4.433 personnes, dont les neuf dixièmes, soit 3.673, occupent des logements dont le loyer est inférieur à 400 francs.

Les 3.673 personnes considérées forment 1.266 ménages, parmi lesquels 134 ont déduction faite du loyer, un revenu annuel inférieur à 400 francs, et 633 un revenu supérieur à 1.200 francs.

Mais, pour avoir une idée exacte de la situation de ces ménages, il faut calculer le revenu par tête d'habitants et par jour. C'est ce qu'ont fait les auteurs de l'enquête.

Sur les 1.266 ménages observés, ils en ont trouvé 538 ayant un revenu, par tête et par jour, supérieur à 1 franc. Quant aux autres, leurs revenus varient entre 1 franc et 15 centimes.

223	ont un revenu de 1 franc.
48	— de 90 centimes.
38	— de 60 —
25	— de 40 —
14	— de 25 —
3	— de 15 —

Sur l'ensemble de ces ménages, il faut noter qu'il n'y a que 811 ménages vrais, c'est-à-dire composés de l'homme et de la femme, et que les autres sont des ménages d'homme ou de femme.

Or, parmi les ménages vrais, 288 n'ont pas d'enfants, soit une proportion de 35,5 0/0 qui dépasse très sensiblement la proportion moyenne de 22 0/0, des unions infécondes dans la France entière.

Ainsi, contrairement à ce qui a été soutenu, les ménages pauvres sont loin d'être féconds, au moins à Paris.

D'ailleurs la mortalité infantile est considérable dans ces ménages : ce qui s'explique par les conditions hygiéniques des habitations qu'ils doivent occuper.

Sur 557 naissances enregistrées pour une période de cinq ans, on compte 202 décès d'enfants de 0 à 5 ans.

Autre aspect de la situation de cette population nécessiteuse : les cabarets ne lui font pas défaut. Avenue d'Ivry, par exemple, sur 61 boutiques, on trouve 23 marchands de vin, plus 8 épiciers qui vendent aussi du vin et de l'eau-de-vie ; avenue de Choisy, sur 38 boutiques, 27 cabarets.

Plus les ressources sont insuffisantes, plus sont nombreuses les occasions de les gaspiller.

N'oublions pas de faire remarquer que près de 900.000 francs sont distribués annuellement dans le XIII^e arrondissement, tant par le Bureau de bienfaisance que par la Caisse des écoles.

La marche à grande vitesse sur les tramways à trolley aérien. — Parmi les objections qu'on fait au système de tramway électrique à trolley aérien, celle relative à la vitesse est une des plus sérieuses ; il est facile de comprendre, en effet, qu'en marchant trop vite, la poulie de contact du trolley risque de sauter du câble et de produire des arrêts intempestifs. Cette crainte paraît exagérée, si nous considérons les résultats obtenus en Amérique sur la ligne qui relie Milwaukee à Vankesha, et sur laquelle la vitesse ordinaire de marche, arrêts compris, est de 35 à 38 kilomètres à l'heure.

La ligne a une longueur totale de 32 kilomètres, la durée normale du trajet est de cinquante-cinq minutes. Dans un voyage d'essai fait récemment on a atteint, sur quelques points du parcours, la vitesse maxima de 72 kilomètres : C'est là, sans doute, une exception, mais la marche habituelle de 35 à 38 kilomètres peut être prise comme type de ce qu'on doit réaliser couramment par l'emploi des systèmes à contact aérien. Cette vitesse accélérée a encore l'avantage de diminuer les frais d'exploitation en réduisant au minimum le nombre des cars en service. Ainsi, sur la ligne dont nous parlons, il y a seulement deux cars qui font chacun dix-neuf courses par jour, soit plus de 500 kilomètres.

Action du froid sur les phénomènes lumineux. — On sait que, d'une façon générale, le froid ralentit les actions chimiques, de quelque nature qu'elles soient. En se refroidissant, la matière tend à devenir indifférente et perd ses affinités. La matière vivante subit au plus haut degré cette influence, et il est possible, en refroidissant un animal à sang chaud, de transformer ses réactions physiologiques normales en celles de l'animal à sang froid, que caractérisent précisément la lenteur et la faible intensité des échanges chimiques de la nutrition.

Les recherches dont MM. Lumière, de Lyon, viennent de faire connaître les résultats, montrent que cette influence inhibitrice du froid est applicable aux actions de la lumière.

En effet, en soumettant des plaques photographiques à la température de -191°, qui est celle de l'air liquide, — ces physiciens ont constaté que les plaques, pour être impressionnées, exigent un temps 400 fois plus grand qu'à la température ordinaire. Ramenées à la température ordinaire, elles reprénaient alors toutes leurs propriétés.

De même, les substances phosphorescentes, excitées préalablement par la lumière, perdent instantanément leurs propriétés particulières si l'on abaisse leur température à -191°. De même aussi leur faculté de luire est suspendue par le froid et non détruite, car il suffit de les ramener à la température ordinaire, même après plusieurs jours d'immersion dans l'air liquide, pour qu'elles reprénaient une phosphorescence aussi éclatante qu'avant leur refroidissement.

Ces expériences curieuses prouvent que la radiation lumineuse est une force qui n'agit pas seulement dans l'état actuel, mais qu'elle s'incorpore dans la matière où elle peut s'emmagasiner pour passer à l'état latent et se manifester ensuite dans des conditions plus favorables. En réalité, le froid n'éteint pas l'action lumineuse, seulement les phénomènes chimiques qui s'opèrent sous son influence subissent un grand ralentissement aux basses températures et reprennent ensuite leur activité normale par le réchauffement.

Les constructions nouvelles en ciment armé. — A la dernière séance de la Société des Ingénieurs civils de France, M. N. de Tédesco a fait une intéressante communication sur les progrès accomplis dans l'art des constructions en ciment armé. On sait que ce nouveau procédé consiste à remplacer la maçonnerie par des monolithes en béton qui renferment dans leur intérieur une armature en fer convenablement disposée. Les avantages de ce mode de construction paraissent être : l'économie, la résistance, la durée et la rapidité d'exécution. La résistance peut être évaluée en moyenne à 20 0/0 au-dessus de celle que présentent les constructions similaires exécutées par les procédés habituels. Au point de vue de la rapidité d'exécution, M. de Tédesco a cité une canalisation d'eau de 125 kilomètres de longueur, dont les tuyaux construits suivant ce système furent fabriqués et posés en 270 jours, soit à raison de 450 à 500 mètres par jour.

Au sujet de la résistance de la construction en ciment armé, un autre membre de la Société des Ingénieurs civils, M. P. Regnard, a expliqué pourquoi les portions de métal dans un semblable ouvrage ont une résistance incomparablement plus grande que celle qu'elles présenteraient sans l'adjonction du ciment dans lequel elles sont emprisonnées. Tout le monde connaît l'expérience qui consiste à percer un son en plaçant au-dessus une aiguille qui traverse un bouchon de liège et en frappant fortement sur le bouchon. On peut faire ainsi subir à l'aiguille emprisonnée dans le liège une pression considérablement plus grande sans crainte de la voir se briser, ce qui se produirait si elle n'était pas maintenue. Il en est de même de toutes les pièces de fer qu'on emprisonne dans du ciment, et qui ne pouvant bouger, ou comme on dit, *flamber*, donnent une résistance très supérieure à celle qu'elles auraient dans les autres cas.

Les travaux d'élargissement du chemin de fer de ceinture de Paris exécutés actuellement le long du boulevard Pereire, sont effectués, dans certaines parties, en ciment armé, principalement pour la construction des trottoirs du boulevard qui s'avancent en encoffrement au-dessus des voies.

Le réseau téléphonique de la police à Chicago. Chicago possède, pour l'usage de la police, un réseau spécial de téléphones qui présente beaucoup d'analogie avec celui existant à Paris pour l'appel des pompiers. A la station centrale de police un bureau spécial communique avec trente lignes différentes aboutissant à des postes d'appel qui, dans la plupart des cas, sont établis sur la voie publique. Ces postes consistent en une boîte imperméable, fixée le plus souvent à un candélabre d'éclairage, et renfermant les appareils usuels du téléphone. Ils sont, en outre, munis d'une forte cloche destinée à prévenir le policeman de la circonscription que l'office central a quel que communication à lui faire. C'est également ce policeman qui est porteur de la clé permettant d'ouvrir la boîte pour se servir du téléphone, et c'est par cette voie qu'il adresse ses rapports.

Toutefois le public peut également en faire usage, soit en appelant le policeman, soit en actionnant du dehors un bouton d'appel qui correspond à la cloche d'alarme et au bureau central.

Emploi des tramways électriques pour le transport des viandes de boucherie à Buenos Ayres. — La ville de Buenos Ayres avec ses 850.000 habitants et ses maisons peu élevées, s'étend sur une très grande superficie. Elle est amplement pourvue de tramways, qui appartiennent, en général, à des compagnies anglaises. Jusqu'à présent, la traction était faite par des chevaux; les voitures sont étroites et les lignes sont à voie unique, surtout dans la vieille ville où les rues ont tout au plus 7 à 8 mètres de largeur.

On vient de construire récemment dans la capitale argentine deux grandes lignes de tramways électriques. La plus importante a 13 kil. 600 de longueur, elle est à double voie et relie le centre de la vieille ville aux nouveaux abattoirs édifiés en 1889, par une Société française. Par son contrat avec le gouvernement, la « Capital tramways Co », qui exploite cette nouvelle ligne, est tenue d'assurer le transport des viandes de boucherie entre les abattoirs et les divers marchés de la ville reliés par rails à son réseau. En raison de la température estivale, il y avait nécessité à effectuer ces transports de nuit et dans des conditions de rapidité exceptionnelle. A cet effet, des « cars » spéciaux, aménagés en manière de fourgons, sont concentrés chaque nuit aux abattoirs, et ils partent de là pour distribuer leur chargement à trente marchés de vente au détail disséminés dans toute la ville. Le service est organisé pour suffire, au besoin, au transport maximum de 600 tonnes de viandes. Le travail des bouchers commence à l'abattoir à 2 heures de la nuit et, avant 9 heures du matin, tous les marchés sont approvisionnés.

En dehors de ce service spécial, les nouvelles lignes de tramways électriques jouissent d'une grande faveur et transportent un nombre considérable de voyageurs. Les voitures sont à impériale couverte, ce qui est très apprécié dans un pays où les changements de température sont assez brusques et les ondées fréquentes.

La fabrication des nouvelles monnaies. — On a pu remarquer l'abondance des pièces d'argent et de bronze des nouveaux types, mises en circulation depuis le commencement de l'année.

Dans le cours de l'année dernière, on a fabriqué, en effet, pour 40.800.000 francs de ces nouvelles pièces.

Pièces de 50 centimes, pour 15.000.000 de fr.	
— 1 franc — 15.000.000 —	
— 2 francs — 10.000.000 —	
— 10 centimes — 400.000 —	
— 5 — — 395.000 —	
— 2 — — 2.500 —	
— 1 — — 2.500 —	

La nouvelle monnaie divisionnaire d'argent a été faite avec l'argent résultant de la refonte d'anciens écus de 5 francs.

Il a été refondu 7.516.742 écus, dont 3.200.000 écus aurifères antérieurs à 1830) et 4.316.742 écus à l'effigie du roi Louis-Philippe.

C'est donc une valeur nominale de 37.583.710 francs qui, par l'abaissement du titre (835 millièmes au lieu de 900) a produit 40 millions de monnaie divisionnaire.

La différence est de 2.416.290 francs; mais les frais de fabrication, montant à 466.320 francs, auraient réduit ce bénéfice à 1.949.970 francs, si, d'autre part, le gain résultant de l'affinage des écus aurifères n'avait donné, pour 111.273 francs de frais, 56 k. 556 grammes d'or fin, représentant une valeur de 194.385 francs.

Au total, les opérations de frappe des nouvelles monnaies d'argent, en 1898, se soldent par un bénéfice de 2.030.082 francs, soit un peu plus de 5 0/0 de la valeur nominale des monnaies frappées.

Le mouvement des voyageurs sur les lignes d'omnibus à Paris. — La ligne d'omnibus la plus fréquentée est celle de Madeleine-Bastille. En 1897, elle n'a pas transporté moins de 14.500.225 voyageurs. Puis vient celle de Clichy-Odéon avec 8.191.105 voyageurs. Ces lignes sont desservies par des voitures à 40 places.

Parmi les lignes pourvues de petites voitures à 26 et 30 places, celle de Vagram-Bastille a pu encore transporter 6.519.169 voyageurs. C'est dire quel a dû être son encombrement.

Toutes les lignes à grandes voitures ont eu des nombres de voyageurs supérieurs à 2.500.000. La ligne la plus délaissée est celle de Mémorial-Châtelet, qui n'a transporté que 102.936 voyageurs.

Dans leur ensemble, les omnibus ont transporté un total de 138.216.920 voyageurs en 1897.

A ces chiffres, il faut ajouter ceux concernant les tramways, qui ont eu 103.619.314 voyageurs, ceux des voies ferrées qui ont eu 13.061.217, ceux des omnibus de banlieue, qui en ont eu 743.145; soit un total de 255.210.596 unités, représentant le mouvement des voyageurs sur les diverses lignes de la Compagnie générale des omnibus.

Les naturalisations en 1898. — Depuis 1895, le nombre des naturalisés va diminuant.

De 3.252 en 1897, il est tombé à 2.843 en 1898. Sur ce nombre, 2.100, soit environ 75 0/0, s'appliquent à des hommes et 743 à des femmes.

Parmi les 2.100 hommes naturalisés en 1898, 1.900, soit près des neuf dixièmes, résidaient en France depuis plus de dix ans, et 200 seulement depuis moins de dix ans. 515, c'est-à-dire un quart environ, étaient nés en France, et 1.585, les trois quarts, étaient nés à l'étranger.

Seulement 8 0/0 des hommes naturalisés étaient âgés de moins de vingt-cinq ans, et étaient encore astreints au service militaire.

Voici maintenant comment se groupent les naturalisés de l'année dernière, d'après les principales nationalités d'origine :

Alsaciens Lorrains.....	113
Italiens.....	639
Allemands.....	119
Belges.....	531
Luxembourgeois.....	78
Suisses.....	71
Espagnols.....	65
Autrichiens.....	39
Hongrois.....	5
Russes et Polonais.....	71

Le nombre des naturalisations algériennes a beaucoup baissé : de 1.507 en 1897, elles n'ont été que de 1.077 en 1898.

Les naturalisations italiennes ont été parmi les plus ralenties : 137 en 1898 contre 258 en 1897.

On jugera d'après ces chiffres que le « péril des naturalisés » est peut-être moindre qu'on a pu le prétendre.

AGENDA DE LA SEMAINE

Sports. — **HIPPISME :** 26 fév., Auteuil. — 27, Vincennes. — 2 mars, Auteuil. — 3, Enghien. — **YACHTING :** du 25 fév. au 11 mars, régates à Cannes de l'Union des Yachtmen et de la soc. des Régates cannoises. — **ESCRIME :** 26 fév., assauts du « Fleuret Lyonnais », à Lyon, et des Cyclistes Belfortais, sous la présidence du général de division Grippois, à Belfort. — 28, assaut du Cercle de Bourgogne, à Paris (galerie des Champs-Élysées). — **AUTOMOBILISME :** 28, concours de compteurs indicateurs de vitesse et enregistreurs de tours, Paris (Porte-Maillot). — **CYCLISME :** 28, concours d'adresse à bicyclettes, sous le nom de « Championnat d'Europe d'adresse », à Hambourg.

Temps qu'il fera en mars. — D'après le professeur autrichien, M. Rodolphe Falh : « commencement du mois, froid; fin plus chaude et chutes de neige ». — Le météorologiste, qui a « 54 ans d'observations », assure : « 1^{re} dizaine : pluies et vents; 2^e, assez beau et chaud; dernière, pluies et giboulées ». — Mathieu de la Drôme : « le mois sera très venteux, surtout du 18 au 26; beau temps à la pleine lune qui commence le 26 et finira le 3 avril; vents faibles sur terre et sur mer, navigation facile, soirées froides ». — Sagesse des nations : « S'il gèle le 10 mars, d'autres gels sont à craindre ». — Si le 17 dans la nuit la pleine lune luit, les ensemencements faits ce jour réussiront toujours. — Le 17, assure-t-on, est le jour favori pour la semaille des haricots et des petits pois.

Hygiène de mars. — « L'humidité du 1^{er} mars rend malades beaucoup de gens ». — On sait que le soleil de mars est pernicieux, mais ce que l'on sait moins généralement c'est que : « A la Ste-Georgette, il seroit — Très bon de saigner au bras droit; — Celui qui ainsi le fera — Des yeux tout l'an profitera ». — Conseils spéciaux pour le mois de mars 1899 donnés par Mathieu de la Drôme : « Hygiène à observer : ne pas se dévêtir même dans les contrées méridionales de la France. L'état sanitaire sera peu satisfaisant au Sud-Ouest de l'Europe par suite des brusques variations de la température ».

Listes électorales. — Depuis le 18 courant, les juges de paix ont fini de se prononcer sur les réclamations faites par les électeurs au sujet des décisions prises contre eux par les commissions municipales; à partir d'aujourd'hui, les décisions des juges de paix doivent être communiquées aux parties intéressées jusqu'au 2 mars prochain, date à laquelle on pourra faire appel en cassation.

Engagements volontaires. — La 1^{re} période pendant laquelle les engagements volontaires peuvent être contractés s'ouvre le 1^{er} mars pour être close le 31. — Dans le corps de la flotte, les engagements en qualité d'ouvriers mécaniciens seront ouverts, cette année, à Donat, Besançon et Lyon, pour tous les engagés exerçant une profession similaire.

Colis postaux. — 1^{er} mars, extension à la Corse et à l'Algérie à partir d'aujourd'hui, du régime des colis postaux.

L'Exposition de 1900. — La 3^e sous-commission chargée d'étudier les projets d'initiative privée, a décidé de ne plus accepter aucune idée nouvelle, à partir du 1^{er} mars.

L'Académie française. — 2 mars, réception de M. Eugène Guillaume (M. Mézières répondra au récipiendaire).

Concours agricole de Paris. — 1^{er} mars, ouverture publique au Champ de Mars de l'exposition des instruments et machines agricoles. — 3, exposition publique des animaux vivants et volailles mortes, ainsi que de tout le concours jusqu'au 7, date de la clôture.

Les Agriculteurs de France. — 27 fév., ouverture du 30^e congrès de la Société des Agriculteurs de France, en son hôtel de la rue d'Athènes; la session durera jusqu'au 7 mars. — Banquet le 6.

Encouragement à l'Agriculture. — 28 fév., ouverture du congrès annuel de la Société nationale d'Encouragement à l'Agriculture, à l'Hôtel Continental, pour l'étude des questions suivantes : l'éclairage à l'enclos, l'agriculture et l'Exposition de 1900, les transports de l'agri-

culture et la fraude sur les denrées alimentaires. — Le banquet de clôture aura lieu le 2 mars.

Autres congrès. — 1^{er} mars, congrès, à l'Hôtel Continental, de la Société des viticulteurs de France et d'ampélographie (jusqu'au 4 mars); pour l'étude de la taille et de l'influence qu'elle exerce sur la qualité des vins, le sucrage des vendanges, etc. — A la même époque s'ouvrira, à Paris, le congrès de la Société d'alimentation rationnelle du bétail. — 28 fév., session annuelle de l'Association de la Presse agricole, au siège de la Société nationale d'Acclimatation, rue de Lille, à Paris (le soir, banquet). — 1 et 2 mars, à Angers, congrès de l'Association catholique de la Jeunesse française, sous la présidence de Mgr Rumeau, le nouvel évêque d'Angers.

Expositions artistiques. — Ouvriront en mars : à Moscou, le 1^{er}, exposition d'art français; à Rennes, le 2, exp. de la Société artistique et littéraire de Bretagne; à Vienne, le 18, l'exp. des Beaux-Arts. — Fermeront en mars : à Paris, le 1^{er}, exp. de peintres et de graveurs (galerie Vollard); le 2, exp. de pastels de M. J. G. Hesson (galerie Hessèle); le 4, exp. des Orientalistes (galerie G. Petit); le 8, exposit. de MM. Besnard, Cazin, Monet, Sisley et Thaulow (galerie G. Petit); le 9, salon du Cercle de l'Union artistique de la rue Boissay-d'Anglais; le 10, pastels et dessins de Mesplès, tableaux et études de M. Pascal (Bodinère). — En province : le 1^{er}, société des Amis des Arts, à Bordeaux; le 5, Amis des Arts, à Nantes; le 15, Amis des Arts, à Pau; le 19, société artistique de Bretagne, à Rennes.

Ventes artistiques. — 25 fév., dernier jour, à l'Hôtel Drouot, de la vente de la collection P.-J. Mène : estampes, lithographies et eaux-fortes de Barbe, Bellangé, Bonington, Decamp, Delacroix, Isabey, Meissonier, Carle et H. Vernet, etc. — 26, salle gothique en chêne sculpté du château de Coubert (Seine-et-Marne). — 28, mobilier du marquis d'Aoust, château de Guincy, près de Douai.

Monuments et statues. — La municipalité de Moret se propose d'ériger un buste d'Alfred Sisley, le « peintre de Moret ». — De leur côté les Bourbonnais de Paris, à la tête desquels se trouve le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, organisent une souscription pour élever, à Moulins, un monument à la mémoire de Tourlet, le grand agronome, à qui l'on doit l'Institut agronomique, les concours d'animaux gras, etc.

Conférences. — 28 fév., M. André Michel : « L'Art et la Patrie » (2 h. 1/2, salle Charras). — 26 fév., M. Meyer-Helne : « La Photographie en ballon et la téléphotographie » (2 h. 1/2, Conservatoire des Arts et Métiers). — 26 fév., M. de Milloué : « les Symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du paganisme européen » (2 h. 1/2, musée Guimet).

Solennité musicale. — 1, 2 et 6 mars, exécution, au Cirque-d'Iliver, de l'Oratorio : *La Résurrection du Christ*, un chef-d'œuvre, assure-t-on, qui a valu à son auteur, l'abbé don Lorenzi Perosi, âgé de 25 ans, la nomination à titre perpétuel de directeur de la chapelle Sixtine (l'œuvre sera exécutée par les élèves de la Schola Cantorum et l'orchestre Lamoureux).

L'Université. — 1^{er} mars, ouverture du second semestre des Facultés et Ecoles supérieures.

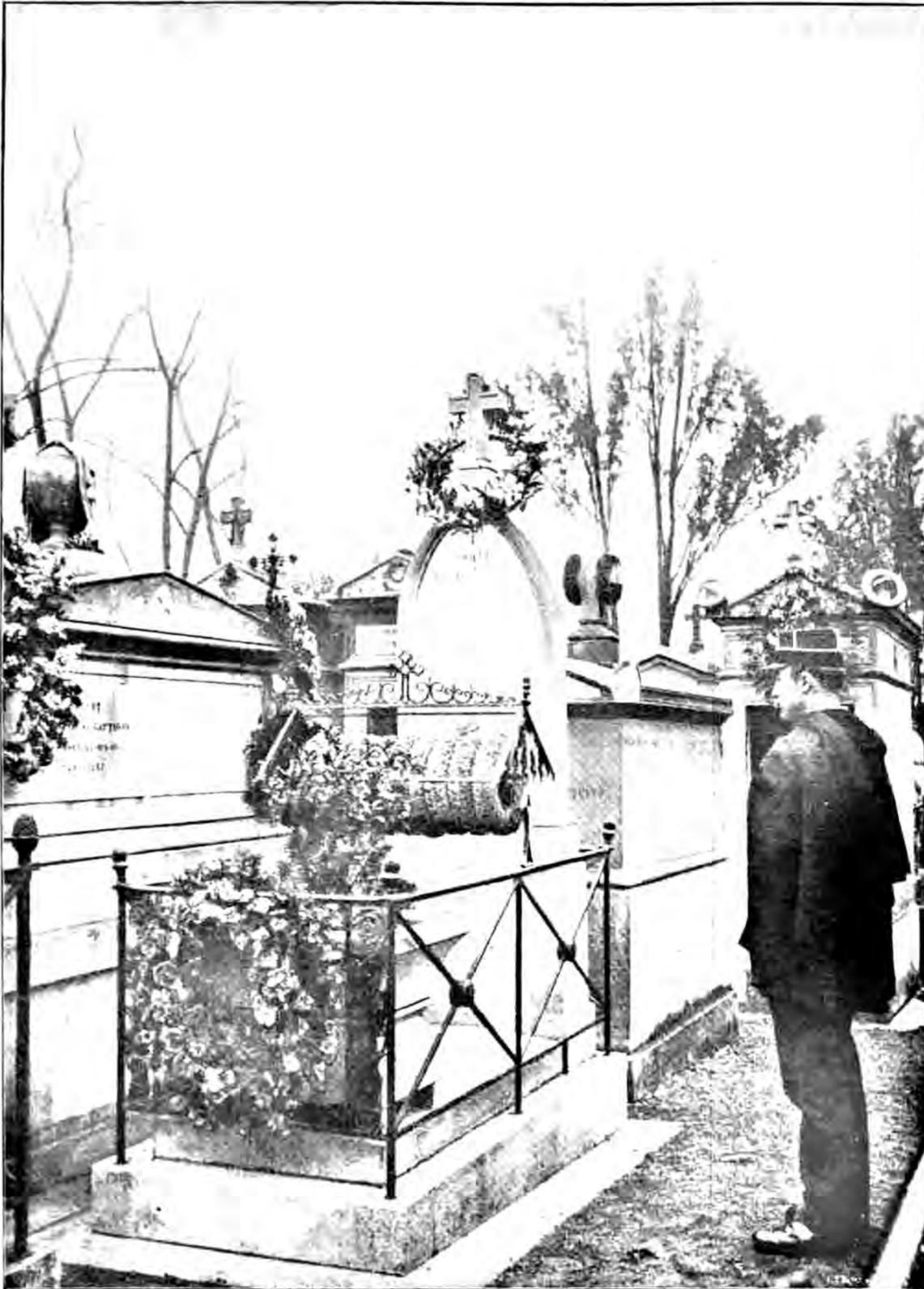
Examens et concours. — 1^{er} mars, concours à la direction des Beaux-Arts pour deux places d'architecte des monuments historiques. — 2 mars, concours pour l'emploi de rédacteur au ministère de l'Intérieur.

Inscriptions. — Du 1^{er} au 9 mars, pour la session extraordinaire des bachelariats de l'enseignement secondaire classique et moderne. Du 1^{er} au 25 mars, pour le certificat d'aptitude aux bourses dans les lycées et collèges. — Dernier jour d'inscription, le 28 fév., pour le concours d'internat en médecine à l'hospice de Brévannes et d'internat en pharmacie dans les hôpitaux de Paris.

Anniversaire pontifical. — 2 mars, Léon XIII entre aujourd'hui dans sa 90^e année et commence la 21^e année de son pontificat (sur les 263 papes, qui vont de saint Pierre à Léon XIII, on n'en cite que 11 qui aient régné plus de vingt ans; la durée moyenne des pontificats est de quatre ou cinq ans). — Le 3, date du couronnement de Léon XIII, le Souverain Pontife tiendra chapelle à la Sixtine; avant la cérémonie, il se rendra dans la salle des *Paranenti*, où l'attendent tous les prélats, revêtira les ornements sacrés et la tiare et sera porté sur la *sedes gestatoria* à la chapelle Sixtine.

La longévité au Vatican. — Le 27 fév., le *commendatore* Pacelli, atteignant ce jour-là, sa « cent-unième année », sera reçu par le Pape, qui lui donnera sa bénédiction (le centenaire se rendra au Vatican et retournera chez lui à pied). Ajoutons que le général de Courten, le commandant de la garde papale, a deux mois de plus que Léon XIII.

Procès de la semaine. — 27 fév., le procès en diffamation intenté par M. Zola à M. Judet, du *Petit Journal*, viendra aujourd'hui devant le tribunal correctionnel, mais pour la forme seulement. — Sur l'appel du *Journal*, la 9^e Chambre statuera aujourd'hui sur l'appel du *Journal* contre le jugement de compétence prononcé par la Cour dans le procès en diffamation intenté à ce journal par le lieutenant-colonel Picquart. — M^{me} Bianchini, accusée de tentative d'empoisonnement sur son mari, comparaitra devant les assises les 6 et 7 mars.



La sépulture de la famille Faure au Père-Lachaise.

NOS GRAVURES

LE DRAPEAU FRANÇAIS EN DEUIL

L'article 330 du décret de 1891 porte que tous les drapeaux et étendards de l'armée prennent le deuil à la mort du président de la République et le gardent jusqu'à l'entrée en fonctions de son successeur.

Cet article a reçu son application dans tous les régiments, à l'occasion du décès de M. Félix Faure. Comme nous avons pu le constater nous-mêmes, c'est l'officier porte-drapeau qui procède lui-même à la toilette funèbre, qui consiste, on le sait, à nouer une cravate de crêpe à l'extrémité supérieure de la hampe. L'acte est très simple en soi et s'accomplit sans appareil; mais sa signification le met bien au-dessus d'une banale formalité officielle prescrite par les règlements.

Le deuil du drapeau, n'est-ce pas le deuil de la patrie elle-même, dont il est l'emblème sacré et dont l'honneur et la sécurité sont confiés à la garde de l'armée?

LES DERNIERS MOMENTS DE M. FÉLIX FAURE

Les récits très circonstanciés que les journaux ont donnés de la mort de M. Félix Faure ne sont pas d'une rigoureuse exactitude dans tous les détails. Des renseignements recueillis de la bouche même des témoins nous ont permis de reconstituer avec une précision saisissante la scène des derniers moments.

C'est, on le sait, dans son cabinet de travail, situé

au rez-de-chaussée de l'aile gauche du palais de l'Élysée et donnant sur le jardin, que le président a été frappé d'une attaque d'apoplexie, le jeudi 16 février. C'est là qu'il devait rendre le dernier soupir, malgré les soins qui lui furent prodigués par les docteurs Humbert, Lannelongue, Cheurlot, Polain et Bergeron.

Du canapé où il s'était affaissé aux premières atteintes du mal, M. Félix Faure avait été transporté sur un simple matelas disposé à la hâte tout près du buste de la République dans la partie de la pièce formant rotonde et décorée d'une tapisserie des Gobelins.

Autour de ce lit de camp improvisé se tenaient, lorsque le président expira, le général Bailloud, chef de la maison militaire; MM. Le Gall et Blondel, directeur et sous-directeur du cabinet civil; M. Charles Dupuy, président du Conseil; les docteurs Bergeron et Lannelongue, l'abbé Renault, requis pour apporter au mourant les secours de la religion, et Bridier, le valet de chambre de M. Félix Faure.

Bien qu'ayant reconnu l'impossibilité de sauver le Président, les médecins qui l'entouraient n'en recoururent pas moins jusqu'au bout aux suprêmes ressources de la science, tandis que le docteur Lannelongue observait anxieusement le pouls, qui cessa de battre à 10 heures.

LE CONGRÈS DE VERSAILLES

La séance publique des deux Chambres, réunies en congrès à Versailles, pour l'élection du Président de la République, n'offre pas un spectacle bien curieux.

C'est donc « à côté » que nous avons rencontré et noté, samedi dernier, 18 février, les scènes épisodiques reproduites par nos gravures.

Comme il arrive toujours en pareille occurrence, une animation extraordinaire régnait dans les couloirs. Le foyer de l'agitation la plus vive était la salle à colonnes attenante à la galerie des Tombeaux, et où des tables avaient été dressées pour la distribution des bulletins de vote. Avant l'ouverture du scrutin, et au cours même de l'opération, sénateurs et députés y discutaient les candidatures avec une ardeur passionnée; après la clôture, ils y supputaient févreusement les chances des candidats suivant les chiffres partiels apportés de minute en minute du bureau des scrutateurs. Et, au milieu de ce hourvari parlementaire, d'illustres ancêtres figés dans le marbre prenaient des mines de mascarade sous les trop modernes chapeaux dont on les avait irrévérencieusement coiffés; sur son piédestal, Richelieu gardait une gravité un peu dédaigneuse et, du haut de son fauteuil, Voltaire semblait accentuer son sourire sardonique.

A l'issue de la séance présidée par M. Franck-Chauveau, vice-président du Sénat, remise officielle du procès-verbal fut faite à l'élu. Cette formalité s'accomplit, conformément au cérémonial d'usage dans un salon gris et or, garni de sièges et de rideaux de damas de soie rouge, où M. Loubet se tenait entouré des ministres et de tous les spectateurs bénévoles — représentants du Parlement et de la presse — que pouvait contenir ce local relativement exigü. Après l'échange traditionnel des félicitations et des remerciements, le nouveau président, suivi des membres du cabinet, quitta les appartements en descendant le large escalier de douze marches en marbre blanc qui aboutit à la salle Morengo et sortit par la galerie des Tombeaux où un détachement du 1^{er} régiment du génie formait la haie sur son passage. Puis, accompagné de M. Charles Dupuy, du général commandant à Versailles et de M. Poirson, préfet de Seine-et-Oise, il monta dans un landau découvert conduit par des artilleurs, tandis que les ministres prenaient la file dans des voitures fermées.

Ce départ, de la cour d'honneur du Palais, avec l'escorte de cuirassiers, fut sans contredit l'épisode le plus pittoresque de cette journée historique. En son cadre grandiose, le tableau empruntait un caractère peu banal à l'appareil militaire déployé et, plus encore peut-être, à la présence des effigies colossales des glorieux Français du passé et de la majestueuse statue équestre de Louis XIV se dressant sur le passage de notre président en habit noir. (Voir la gravure hors-texte.) E. F.

LA SÉPULTURE DE LA FAMILLE FAURE

La sépulture de famille où a été inhumé M. Félix Faure est située au Père-Lachaise, dans la deuxième division, à droite de l'allée principale et non loin de la grande porte du cimetière. Très simple, elle se compose d'une stèle gothique surmontée d'une croix et dans laquelle est encadrée une plaque de marbre portant les inscriptions qu'on peut lire sur notre gravure. La tombe est entourée d'une grille en fonte avec porte-couronnes à toit vitré. Une jardinière de pierre contient des plantes vertes et des fleurs.

LA CATASTROPHE DE FOREST

Une terrible catastrophe de chemin de fer s'est produite samedi dernier en Belgique, devant la petite station de Forest, à 4 kilomètres de Bruxelles. Un train de banlieue, qui se trouvait en retard et qui venait de s'arrêter, a été atteint, pendant un brouillard intense, par un train direct. La machine du train tamponneur a littéralement bondi sur les bâtis métalliques des deux dernières voitures du train tamponné — il n'y avait pas de fourgon de queue. Les parois intérieures de ces deux voitures, repoussées en dehors, s'abattirent d'une seule pièce, à droite et à gauche. Les toitures soulevées restèrent posées sur la locomotive. Celle-ci avait en quelque sorte pris la place des compartiments et de leurs nombreux occupants. Quant à ces derniers, broyés, mutilés, étouffés, brûlés, ils avaient disparu, morts et mourants, entre les roues superposées de la machine et des wagons. On n'a retiré qu'une jeune fille vivante de ce monceau de cadavres. Dans les autres parties du train tamponné et dans le train tamponneur, la collision a fait d'autres victimes. Vingt-trois morts dont plusieurs enfants, trente blessés grièvement, cinquante blessés plus légèrement atteints, tel est le bilan du sinistre. Les photographies que nous avons pu nous procurer montrent le spectacle atroce qu'eurent sous les yeux les sauveteurs. La place nous manque dans ce numéro pour renseigner plus complètement nos lecteurs sur les circonstances de la catastrophe et sur les premiers résultats de la double enquête, judiciaire et administrative, qui a été immédiatement ouverte. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

NOS GRAVURES HORS TEXTE

Ce numéro est accompagné de deux gravures hors texte de double page :

1^o Le Président Loubet quittant le Palais de Versailles, après son élection.

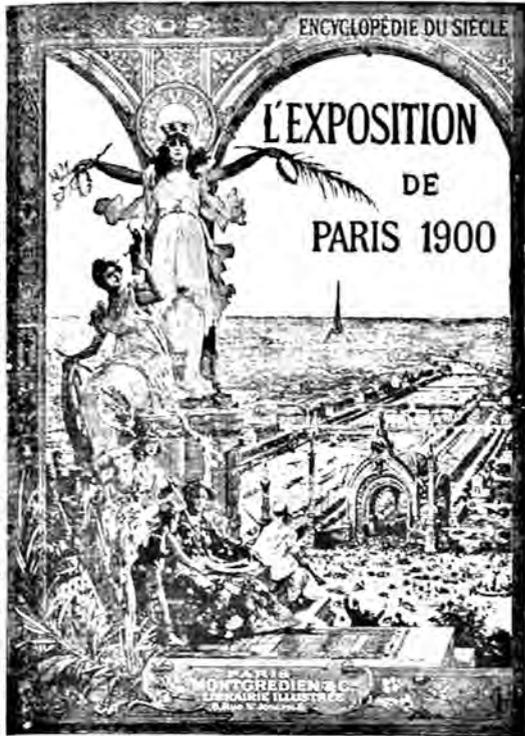
2^o Funérailles de M. Félix Faure. — Le cortège défilant sur la Place de la République.

Le SUPPLÉMENT MUSICAL qui porte la date de ce Numéro sera encarté dans la livraison suivante.

VIENT DE PARAÎTRE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900



Splendide publication hebdomadaire (Grand format 0,30x0,28), rédigée par une société d'Hommes de Lettres et illustrée par les premiers Artistes

Première Partie

Formant un magnifique volume orné d'une couverture lithographique tirée en 15 couleurs, 25 gravures dans le texte, 20 GRANDES PLANCHES hors texte tirées en couleurs dont une mesurant 1 mètre sur 0 m 38 et représentant la vue générale de l'Exposition (première partie) : Esplanade des Invalides, Pont Alexandre III et Palais des Champs-Élysées.

PRIX : 10 FR. PAYABLES 5 FR. PAR MOIS

En vente chez tous les Libraires de France et de l'Étranger et chez MONTGREDIEN ET C^e, éditeurs, 8, rue Saint-Joseph, Paris

L'Exposition de Paris DE 1900

paraît
régulièrement
à raison de

UN NUMÉRO par semaine **0.50**
UN FASCICULE toutes les 4 sem. **2.00**
UNE PARTIE tous les 4 mois env. **10.00**

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET
120 Numéros ou 30 Fascicules ou 6 Parties

60 francs

PAYABLES

5 francs par mois

En vente chez tous les libraires de France et de l'étranger et chez MONTGREDIEN et C^e, éditeurs, 8, rue Saint-Joseph, PARIS

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN CONTRE 50 CENTIMES ADRESSÉS AUX ÉDITEURS

MAISON FONDÉE EN 1755

MARIE BRIZARD ET ROGER

BORDEAUX — COGNAC



LIQUEURS

- ANISETTE
Superfine.
- ANISETTE
Extra dry
- CACAO CHOUAO
- PUNCHS



SUPERFINES

- CHERRY BRANDY
- CURAÇAO
- PEPPERMINT
- MOKA



COGNACS

- FINE CHAMPAGNE
- ***
- VO
- SVFVO
- 1848



NOTICE. — L'ANISETTE SUPERFINE DE MARIE BRIZARD ET ROGER peu alcoolisée et fort sucrée constitue la meilleure liqueur de table. En été, mélangée à de l'eau frappée ou très fraîche, elle est le désaltérant par excellence. Ses qualités digestives sont universellement connues. L'ANISETTE extra dry plus remontée en alcool et moins sucrée, répond au goût des personnes qui préfèrent les liqueurs fortes.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

TERRAINS Lotissement de l'ancien passage du Saumon. 1^{er} Façade rue **Montmartre**, 70. Conton. 383 mètres. Mise à prix : 1.200 fr. le mètre.
2^o 15 LOTS de 165 à 345 m. M. à p. 800 fr. le m. par lots. A adj. s. l'ench., ch. not. de Paris, le 11 avril 1899. S'adr. à M^e Dupuy, notaire, 32, rue des Mathurins.

TERRAINS et CONST. rues des **Pyramides**, 225, et du **Retrait**, 14. A adj. s. l'ench., ch. n., 14 mars en 3 lots. C^o 603, 305, 292 m. M. à p. 40.500, 41.000 et 14.500 fr. S'adr. 285, r. des Pyramides, dimanches et jeudis de 2 à 4 h. et à M^e Breuilleaud, n. 333, r. St-Martin.

R. MARIGNAN 15 bis, MAISON, C^o 714 m. Rev. br. 35.340 fr. M. à p. 490.000 fr. A adj. s. l'ench., ch. des not. de Paris, le 21 mars 1899. M^e Lavoignat, n. 5, r. Auber, qui del. perm. de visiter.

HOTEL av. du **Bois de Boulogne**, 77, angle avenue Bugeaud. C^o 770 m. M. à p. 450.000 fr. A adj. s. l'ench., ch. not. 28 fév. S'adr. aux not. M^e Baudrier et Bertrand, 69, Chaussée d'Antin, dép. ench.

2 MAISONS d'angle à Paris, 1^{er} rues de la **Bienfaisance**, 2, du **Rocher**, 29, et de **Neuve** Rev. br. 33.540 fr. Mise à prix 350.000 fr.; 2^o r. de **Belfort**, 24, et r. des **Boulets**, 109. R. br. 11.870 fr. Mise à prix 120.000 francs.

2 VILLAS à **Nice** **Clairmont** et **Alexandre**. Ind. Carnot. Rev. br. 10.000 fr. M. à p. 60.000 et 50.000 fr. A adj. s. l'ench., ch. n., Paris, le 21 mars 1899. S'adr. aux not. à Paris, M^e de Meaux, 39, r. Saint-Dominique et **Fontana**, 10, r. Royale, dép. de l'ench.

Vente au Palais, le 11 mars 1899, à 2 heures.
MAISON A PARIS
BOULEVARD SOULT, 7
 Revenu brut : environ 6.520 francs.
 Contenance : 374 m².
 Mise à prix : 50.000 francs.
 S'adresser à M^e Thorel et Passon, avoués.

VENTE au Palais, le 1^{er} mars 1899, à 2 heures.
MAISON A PARIS
 rue **Grégoire-de-Tours**, 16. Revenu : 8.350 fr.
 Mise à prix : 40.000 francs.
 S'adresser à M^e Dubail, avoué, rue des Ecoles, 60; à M^e Thomas, Duménil, Hebert et Riviere, avoués, et à M^e Cousin, notaire à Paris, et Taupin, not. à Clichy.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 3 mars 1899, à 2 heures.
1^o GR. PROPRIÉTÉ à Paris, rue **Oberkampf**, 138, 140 et 142. Contenance 1.592 mètres environ. Rev. brut environ 19.000 fr. Mise à prix : 180.000 francs.

2^o TERRAIN 668 m² environ. Revenu brut : 5.000 fr. Mise à prix : 50.000 francs.

3^o Terrain 5 à Paris **BOULEV. ROCHECHOUART** 15. Contenance 47 m² environ. Revenu brut : 6.800 fr. Mise à prix : 70.000 francs.
 S'adresser : à 1^o M^e Salats, avoué, 359, rue Saint-Martin; à M^e Delihu, avoué et Félix Morel d'Arleux, not.

Maison à **BERNARDINS** 24. A adj. s. l'ench., Paris, r. des Bernardins, ch. des not. Paris, le 14 mars 99. C^o 554 m². M. à p. 170.000 fr. Rev. ann. br. 18.815 fr. 60. M^e Kastler, n. à Paris, 116, faub. St-Honoré.

MAISON d'angle r. **Lecourbe**, 66, et François-Bonvin. C^o 590 m². Rev. net p. bail 4.000 fr. M. à p. 50.000 fr. A adj. s. l'ench., ch. n., 14 mars. S'adr. aux n. M^e Brecheux, 21, av. d'Italie, et Gastaldi, 5, r. Drouot, d. enc.

MAISON rue des **Tailhandiers**, 4 et 6. Contenance 106 m². Rev. br. 12.800 fr. M. à p. 80.000 fr. A adj. s. l'ench., ch. not. de Paris, le 14 mars 1899. S'adr. à M^e Decloux, not., 10 bis, bd Bonne Nouvelle.

Vente au Palais, le jeudi 2 mars 1899, d'une
MAISON A PARIS
 rue **Moufflard**, 33. Contenance 119 mètres.
 Mise à prix : 10.000 fr.
 S'adr. à M^e Marais, av. 4, rue du Marché-St-Honoré

VENTE sur saisie au Palais, le jeudi, 2 mars 1899 à 2 heures.
IMMEUBLE sis à **SAINT-OUEN** (Seine.)
 Boulevard **Victor-Hugo**, 71 (dénommé autrefois route de la Révolte).
 Mise à prix : 5.000 fr.
 S'adresser à M^e Couturier, avoué, 4, rue Chabanaise, à Paris.

Etude de M^e **Crouzillac**, avoué à Epernay.
 Vente sur licitation au Palais de Justice à Epernay, le 3 mars 1899, à 1 heure.
D'UNE GRANDE MAISON située à Epernay, place Thiers, 1, et rue Gambetta, 35, sur laquelle se trouvent le CAFE DE LA GARE et le GRAND CERCLE D'EPERNAY.
 Sur la mise à prix de 50.000 francs.
 Louée par baux authentiques 5.000 fr. par an.
 S'adresser à MM. Crouzillac et Robert, avoués.

BAILLET (gare de Montsoult). Adj. dim., 5 mars, 2 h. en la salle d'école. **DEUX MAISONS** DE CAMP, av. comm. jard. angl. et polon. arbres fruit. C^o 1.800 et 3.000 m². M. à p. 10.000 et 20.000 fr. Très beau site. S'adresser à M^e Quéroul, notaire à Ecouen.

DOMAINE et **Château de Rojaumont** près Chantilly. Cont. 255 hect. environ. M. à p. 400.000 fr. A adj. s. l'ench., ch. des not. de Paris, le 21 mars 1899. S'adr. aux not. à Paris, M^e Megret, rue Richelieu, 45; M^e Fourchy, r. des Pyramides, 11; et Paul Dupuy, rue des Mathurins, 32, dépôt. de l'enchère.

F. MILLOT, Paris
 BOULV. SÉBASTOPOL, 98 — CH. D'ANTIN, 38.

— Quel air satisfait !
 — Je viens d'avoir une scène avec mon mari.
 — Et alors ?
 — Ça ira par une caisse de l'Eau de Cologne-Primiale de Millot, quand il demandera pardon.

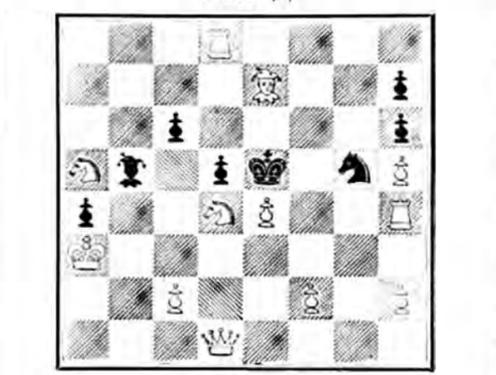
A vendre **GRANDE et BELLE**
Maison bourgeoise
 à **SANDILLON** 10 kil. d'Orléans, sur la route et à l'ouest de murs, de l'Éclaircie. S'adresser à M^e Lemoine, notaire à Jargeau (Loiret).

NOINTEL A louer. Propriété, salons, salle de billard, 10 kil. d'Orléans, sur la route et à l'ouest de murs, de l'Éclaircie. S'adresser à M^e Lemoine, notaire à Jargeau (Loiret).

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

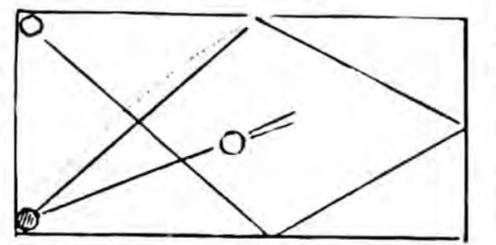
Voir les solutions des problèmes à la page 8 de la couverture.

L'ÉCHIQUIER
 N^o 812. — Problème par W. Pulitzer.
 NOIRS (8)



BLANCS (12)
 (Mat en 2 coups.)

N^o 813 — **LE BILLARD**
 Coup de fantaisie par bandes.
 Par G. de Saint-Pol.



La bille 2 est collée au coin.
 Frapper 1 en-dessous et à droite. Prendre 2 presque plein à droite. Coup de queue assez fort.
 Il est à remarquer que le trajet de 1 après avoir touché 2 est légèrement curviligne, jusqu'à la grande bande opposée (tracé pointillé).
 Ce coup est d'ailleurs facile à faire directement.
 A. DE R.

LE PRIX D'UNE NUIT en wagon-lit.

Nous croyons devoir signaler avec instance les véritables exactions dont le public est victime de la part des Compagnies de chemins de fer dans l'exploitation des places dites « de luxe ».
 Voici un tableau comparatif des suppléments perçus pour une couchette de wagon-lit sur différentes lignes :

PARCOURS	Distance kilom.	Durée du trajet.	Taxe.
Paris-Marseille.....	863	13 h.	45 fr.
Paris-Cologne.....	492	9 h. 30	12.40
Londres-Aberdeen..	849	11 h. 15	6.25

Ainsi, pour pouvoir dormir en chemin de fer, il en coûte, de Paris à Marseille, quatre fois plus cher que de Paris à Cologne, et sept fois plus cher que de Londres à Aberdeen, où la distance et le prix des places sont à peu près identiques.
 Il est vrai que le soi-disant « rapide » de Marseille va beaucoup moins vite que les express anglais.
 Il est encore vrai que nos soi-disant « rapides » ne sont accessibles qu'aux voyageurs de première classe, tandis que les express anglais, plus rapides, contiennent des wagons-restaurants de troisième classe tout aussi luxueux que les nôtres.

Nos Compagnies de chemins de fer en sont encore à considérer comme un « luxe » et à frapper de taxes exorbitantes le confortable et la vitesse, auxquels ont droit, depuis longtemps, les voyageurs de toutes classes en Angleterre et en Allemagne aussi bien qu'aux États-Unis.

GRANDS MAGASINS DE LA SAMARITAINE

Rues du Pont-Neuf, de Rivoli et de la Monnaie, Paris.

Lundi 27 Février
 ET JOURS SUIVANTS

EXPOSITION

ET GRANDE MISE EN VENTE DES **Nouveautés de la Saison**

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

LESSIVEUSE FRANÇAISE
 LA SEULE ne brûlant pas le linge
VIVILLE, 24, Avenue de l'Opéra
 A obtenu les plus hautes récompenses
CROIX DE MERITE
 L'Album est envoyé franco sur demande.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 120 MILLIONS
 Siège Social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris.
 Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe : Ordres de Bourse (France et Étranger); — Souscriptions sans frais; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (obligations de Ch. de fer, obligations à lots de la Ville de Paris et du Crédit Foncier, Bons à lots de l'Exposition de 1900, — Bons Panama, etc.); — Escompte et Encaissement de coupons; — Mise en règle de titres; — Avances sur titres; — Escompte et Encaissements d'Effets de commerce; — Garde de titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-remboursement des tirages; — Transports de fonds (France et Étranger); — BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES; — Lettres de crédit; — Renseignements; — Assurances; — Services de Correspondant, etc.
LOCATION DE COFFRES-FORTS
 (Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)
 56 BUREAUX A PARIS ET DANS LA BANLIEUE, 252 AGENCES EN PROVINCE, 1 AGENCE A LONDRES, CORRESPONDANTS SUR TOUTES LES PLACES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

FARINE LACTÉE NESTLÉ
ALIMENT COMPLET POUR LES ENFANTS
 MAISON H. NESTLÉ — A. CHRISTEN
 16 Rue du Parc-Royal, PARIS
 DÉPÔT dans toutes les Pharmacies et grandes Epiceries.

CHRONOMETRE "Le Royal"
 Remontoirs Azere de Précision avec M^e de Garde 10 ans
 Artier 21'50; Vieux Arg. 22'50; Arg. 28'50
 Envoi franco de L'UNION FRANÇAISE des OUVRIERS HORLOGERS de BESANCON
 Catal. illustré gratuit et F^o sur demande.
 DIRECTION : 2, Rue St-Antoine, à BESANCON.

PILULES BENZOÏQUES ROCHER
 Contre la GRAVELLE, PIERRE, CYSTITE, etc. Une seule pilule suffit pour dissoudre un demi-gramme d'acide urique. — L. Faron de Saint-Jules, 51, rue GUINET, Paris, seul Propriétaire, I.R. Michel-le-Comte, Paris.

ROYAL HOUBIGANT
 Par Sachets de toilette du D^r DYS
 Darsy, 51, faub. St-Honoré, France, France.

GRAINE DE LIN TARIN
 DANS LES PHARMACIES
 CONSTIPATION, DIARRHÉE. — 1 fr 30 la boîte.

SENTIMENT D'ART en PHOTOGRAPHIE
 Le plus important des mensuels de luxe. Format 30x40. — Annuellement, 5.000 fr. de prix. 1^{er} numéro, mandat 3 francs. — BRUXELLES — SMITS et C^o.

COLUMBIA PHONOGRAPHE C^o
 PARIS, 34, boulevard des Italiens.
LE GRAPHOPHONE COLUMBIA est la seule machine parlante qui, par sa simplicité et son bon fonctionnement, soit à la portée de tout le monde; un enfant le fait fonctionner en cinq minutes.
 Avec le Graphophone Columbia, on peut être assuré, et cela sans aucun préparatif, d'obtenir la photographie réelle de la voix; il enregistre la parole, le chant, la musique, en un mot, il enregistre toutes les ondes sonores.
 Le Graphophone Columbia est accessible à toutes les bourses.
 Demandez le dernier Catalogue A. Z.

LE GRAPHOPHONE GÉANT
 DERNIÈRE CRÉATION
 peut être entendu dans une salle pouvant contenir 10.000 personnes. Cette machine est surtout intéressante pour les auditions publiques, théâtres, concerts, music-halls, etc., etc.

GRUBER & C^o BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN
 Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
 Bière en Fûts, Bout., 1/2 Bout. Livraison à domicile
Le moteur Loyal. 204, Rue St-Maur, Paris.

EAU DE COLOGNE PRIMIALE

— Mon petit mari, je supprime le dessert pour acheter une provision d'Eau de Cologne Primiale de Millot.

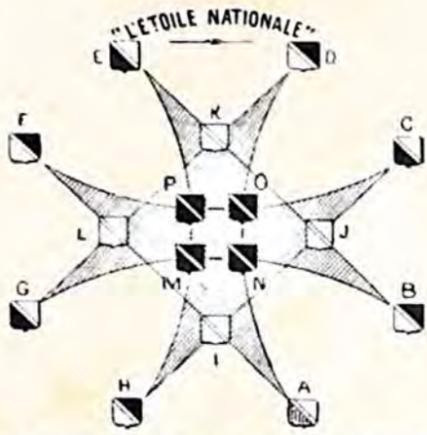
Toilette, Ablutions, Hygiène
 SE TROUVE PARTOUT
 Bébé est un bon client de Millot, car le docteur ne veut pas d'autre marque pour son bain que l'Eau de Cologne Primiale.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

SOLUTIONS

Voir les solutions à la page 6 de la couverture.

N° 813. — L'Étoile nationale.



Les pions étant placés en désordre sur le champ de l'étoile, comme suit :

- Bleus D O N J
- Blancs E G M I
- Rouges K F P C L B H

Le problème consiste à rétablir l'ordre dans le plus petit nombre possible.

1 A J I K J L K G L M G N M O N D O K D E K P E M P H M I H J I K J L K G L M G H M I H A I.

23 mouvements.

N° 814 — L'ÉCHIQUIER
I, D—ICR

Abréviations de la notation utilisée aux Echecs :

- R = le Roi.
- D = la Dame.
- T = la Tour.
- C = le Cavalier.
- F = le Fou.
- P = un Pion.
- * = Echec.
- X = prendre.
- ! = coup juste.
- ? = — douteux.

Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de L'ASTHME
par la Poudre de D^r CLÉRY, de MARSEILLE
Envoi gratis d'une boîte d'essai.

NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate par les Pilules Antinévralgiques de D^r CRONIER
Boîte : 3 fr. (envoi P.) — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris

GOUTTEUX, RHUMATISANTS. — PISTOIA PLANCHE
Dose : 1 an 23, boîte d'essai 3 fr. Franco.
PLANCHE, Beul^o Madeleine, 1, Marseille.

ACETYLENE DERROY Fils Aîné, 75, r. du Tiroir, Paris

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)
SOURCE BADOIT
La plus légère à l'estomac. — Déclaré d'intérêt public.

Compagnie Générale
DE
CINÉMATOGRAPHES PHONOGRAPHES & PELLICULES
Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANCS
Anciens Établissements PATHÉ Frères,
98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS



PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES
Morceaux d'orchestre, chants, dans, solos, marches, morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.
50.000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin
Maison la plus importante d'Europe
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE GROS — DÉTAIL

PILULES DE RÉDUCTION DE MARIENBAD
OBESITE
Traité avec succès depuis 30 ans
PAR LES
SCHINDLER-BARNAY Conseiller Impérial
PARIS 44, r. de la Paix Ph. BÉRAL
Du Docteur
Prix Franco poste 5 francs.
Elles ont en outre la plus grande efficacité contre la Constipation et purgent doucement et sans coliques.

LA VUE CONSERVÉE
et AMÉLIORÉE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à VERRES ACHROMATIQUES
DEROGY, Opticien
34 et 33, Quai de l'Horloge, PARIS.

PÂTES ALIMENTAIRES
AU CHAR DE CÉRÉS
EXIGER LA MARQUE SUR TOUTES LES BOÎTES

LE TRÈFLE INCARNAT
DE L'ÉPIVER
PARFUM À LA MODE

L'ÉCONOMIE PAR LA QUALITÉ
F. PINET
44, Rue de Paradis, 44, PARIS
CHAUSSURES
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Se trouvent dans les principales maisons de toutes les villes.
Envoi Franco du Catalogue

CARBURE de CALCIUM BERTOLUS, Ing^r Electricien
ACETYLENE ST-ETIENNE
Brevet Franco de la Notice-Album n° 8.

ERNEST DIAMANT du CAPIMINATION
La plus brillante et la plus durable
Boulevard des Italiens, 24. — **PRIN DON MARCIE**

MALADIES de POITRINE
GUÉRISON prompte et certaine par les Sirops d'Hypophosphate de Soude ou de Chaux de D^r CHURCHILL
Nombreuses attestations médicales
PARIS : 4 fr. La Plaque, franco.
Pharmacie SWANN, 12, Rue Castiglione, PARIS

LE MEILLEUR, LE PLUS VITE
LE TRICYCLE "CRÉANCHE"
FABRIQUÉ PAR

PH. MAROT, GARDON & C^{ie}

LA REINE DES VOITURETTES
La plus pratique, la plus élégante
La Voiturette MAROT-GARDON
Moteur de 3 chevaux effectifs

PH. MAROT, GARDON & C^{ie}
33, rue Brunel, 33 — PARIS

PURETÉ ABSOLUE AROME EXQUIS
CAFES CARVALHO
EN VENTE par boîtes cachetées dans toutes les bonnes Maisons.
Exiger le Nom et la Marque. — SOCIÉTÉ : 26, Rue Cadet, Paris.

MAISONS RECOMMANDÉES

AMEUBLEMENT D'ART, ROSSI

BAPTEMES, BOITES JACQUIN

BAZAR D'ELECTRICITÉ

BILLARDS BATAILLE, AMÉRICAINES

BILLARDS BRANDES AMÉRICAINES — PARIS

BRULAND FAUTEUILS MALADES

CALFEUTRAGE MESNARD, Bourrelets chenille

CEINTURES orthopédiques, bandages, les plus beaux

CHATEL-GUYON CONFECTIONS, CROQUIS

COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURGOT

DEUIL A ST-ROCH, 197, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

FRAENKEL 28, Rue de Quatre-Septembre

IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE, 31, rue des Saussaies

L. P. CORSETS A LA COURONNE, L. P.

OFFICE CENTRAL de PHOTOGRAPHIE PARIS 47, RUE DE SEVRES

PHOTO-OPERA APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

THÈS C^o ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.

VEILLEUSES FRANÇAISES, JEUNET, inventeur. Fabrique à la Gare. EN VENTE PARTOUT.

A LA VILLE DE BOMBAY FOURRURES et CONFECTIONS

25^e ANNÉE 1^{er} par AN

Renseignements toutes Valeurs Publication tous les Tirages

LA BOURSE POUR TOUS

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE 27, Boulevard Poissonnière, Paris.

HENRI LAVEDAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SES ŒUVRES ILLUSTRÉES à raison de 10 cent. DEUX FOIS PAR SEMAINE
Depuis longtemps, le nom de HENRI LAVEDAN a été porté sur les ailes du succès aux quatre coins du pays, du pays intelligent et friand de lecture, mais jamais son œuvre n'a été l'objet d'une tentative de vulgarisation.
Cette tentative, nous la faisons aujourd'hui, persuadés que le public qui a goûté si fort l'œuvre de Daudet, saura apprécier celle de HENRI LAVEDAN.
Nous n'avons rien épargné pour que cette ÉDITION en FASCICULES de LUXE à 10 Centimes présente tous les attrails que mérite le talent de l'auteur.
Illustration, gravure, impression, papier, contribuent à donner à cette nouvelle collection un cachet artistique bien en rapport avec le talent du spirituel auteur du NOUVEAU JEU.
La Publication des Œuvres de Henri LAVEDAN, de l'Académie Française, commence par
LE NOUVEAU JEU qui sera Complet en 7 FASCICULES à 10^c
Paraitront ensuite : MAM'ZELLE VERTU (complet en 3 Fascicules); SIRE (complet en 6 Fascicules), etc.
10 cent. LE FASCICULE ILLUSTRÉ 21 pages sous couverture en couleurs. DEUX FASCICULES par Semaine
ABONNEMENTS { 10 Fascicules. . . . 1 fr. 50
20 — 3 francs.
50 — 7 fr. 50
Adresser le montant en mandat-poste à M. FAYARD Frères, éditeurs, 78, Boul. St-Michel, Paris.
LE 1^{er} FASCICULE ILLUSTRÉ est Vendu exceptionnellement 5 cent.

AFFECTIONS DES BRONCHES

SIROP et PATE de PIERRE LAMOUREUX
Entrepôt Général : 45, Rue Vauvilliers, PARIS (près l'Église Saint-Eustache). — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

AFFECTIONS DE LA GORGE